

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

DEUX FRÈRES D'ARMES CONVALESCENTS



Blessés tous deux le même jour, le Français au bras gauche, l'Anglais au bras droit, ces deux braves camarades sont aujourd'hui en traitement dans un hôpital militaire de province. Ces frères d'armes terminent maintenant leur convalescence et espèrent retourner bientôt sur la ligne de feu.

I a journée du 3 Décembre (123^e de la guerre)

M. Poincaré, accompagné de MM. Viviani et Dubost, est rentré à Bordeaux après sa visite aux armées.

Nos troupes ont réalisé en Argonne quelques progrès et repoussé des attaques allemandes.

Au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg a prononcé un discours dans lequel il tente de dégager la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre.

A la Chambre italienne, M. Salandra a fait des déclarations en faveur de la neutralité.

La situation militaire

Le général Joffre a été visiter nos troupes d'Alsace. C'est le village de Thann qui a reçu, selon l'heureuse expression du généralissime, le premier baiser de la France.

Nous tenons encore bien peu de place dans cette Alsace, dont le retour ne fait plus de doute dans un avenir prochain. L'offensive brillante, mais prématurée, que notre 7^e corps avait poussée jusqu'à Mulhouse dans les premiers jours d'août, dut se replier devant des forces supérieures.

On se rappelle l'émotion qui étreignit la France entière quand on apprit le combat d'Altkirch et l'entrée de nos troupes à Mulhouse dans les premiers jours d'août. L'Alsace frémit d'espérance; malheureusement, les opérations se déroulèrent autrement que ne l'avait prévu notre haut commandement. Nos armées de Lorraine, qui semblaient devoir mener une grande offensive stratégique vers la Sarre et le Palatinat, furent arrêtées dès les premières batailles, non point tant par la résistance des Allemands, très forte d'ailleurs, que par la nécessité où l'on se trouvait de faire face à l'attaque principale allemande débouchant de Belgique.

Après les batailles de Sarrebourg et de Morhange, en territoire annexé, les Allemands attaquèrent Nancy et occupèrent Lunéville. Ils furent refoulés, et, depuis lors, nous restons face à face sur la frontière, les effectifs ayant fortement diminué de chaque côté.

Du côté des Vosges, nous avons conservé, en général, la possession des cols, et nous avons occupé les vallées qui descendent des Hautes-Vosges vers la plaine d'Alsace.

Sur le front de France et de Belgique, la situation reste à peu près la même : bombardements violents sur les mêmes points, attaques et contre-attaques partielles. Il semble pour tant qu'il y a eu, du côté de l'Yser et d'Ypres quelques reprises d'activité de la part des Allemands. On a même annoncé que le kronprinz allait diriger lui-même une nouvelle tentative dans les Flandres.

Le kronprinz a le don d'ubiquité; on le voit partout, dans l'Argonne et en Pologne! Entre temps, il fait part de ses sentiments à un journaliste américain, qui me paraît les avoir traduits d'une façon par trop sensationnelle et invraisemblable.

J'ai l'impression que, dans quelques jours, dès que les batailles de Pologne auront eu leur conclusion, il y aura du remue-ménage sur nos lignes et que nos soldats ne s'en plaindront pas.

Général X...

Les pertes allemandes

Le correspondant du Times à Copenhague lui communique le 1^{er} décembre les renseignements suivants :

Les quatre-vingt-huitième et quatre-vingt-neuvième listes des pertes allemandes contiennent respectivement 10.292 et 73.970 noms de tués, blessés et disparus. Elles portent le total à 644.762, non compris 36 listes saxonnes, 67 listes wurtembergeoises et 80 listes bavaroises. Les deux dernières listes bavaroises reçues ce soir donnent ensemble 8.070 noms et montrent combien sont considérables les pertes des Bavarois, dont presque tous ont pris part aux combats qui ont eu lieu dans le nord de la France, du 15 au 30 octobre.

Il convient de remarquer que cinq régiments d'infanterie bavaroise ont perdu chacun plus d'un millier d'hommes.

Le prince Radziwill et le docteur Ahlss sont prisonniers en Russie.

Nouveaux progrès en Argonne, dans les Vosges et en Alsace

Communiqués officiels du 3 décembre 1914

15 HEURES. — En Belgique, canonnade assez vive contre Nieuport et au sud d'Ypres. L'inondation s'étend au sud de Dixmude. De la Lys à la Somme, violent bombardement d'Aix-Noulette, à l'ouest de Lens. Calme sur tout le front de la Somme à l'Aisne et en Champagne. Dans l'Argonne, plusieurs attaques de l'ennemi ont été repoussées et nous avons légèrement progressé. En Woëvre, l'artillerie allemande a montré une certaine activité, mais avec des résultats insignifiants. En Lorraine et dans les Vosges, rien d'important à signaler.

23 HEURES. — Les seules nouvelles intéressantes se rapportent à notre aile droite et à la journée du 2.

Sur la rive droite de la Moselle, nous avons occupé Lesménil et le signal de Xon. Dans les Vosges, nos troupes ont enlevé la Tête-de-Faux (au sud du village du Bonhomme) qui domine la crête frontière et servait d'observatoire aux Allemands.

En Alsace, la station de Burnhaupt a été occupée et nous nous installons sur la ligne Aspach-Pont d'Aspach-Burnhaupt.

• DERNIÈRE HEURE •

A LA CHAMBRE ITALIENNE

Déclarations de M. Salandra

Un salut à l'héroïque Belgique

ROME, 3 décembre (Dépêche de l'Information). — Depuis 10 heures du matin, une foule très dense est massée sur la place Montecitorio. On salue au passage les principaux parlementaires.

Vers 4 h. 30, la salle des séances se garnit peu à peu. On apprend que les groupes se sont déjà réunis et ont décidé d'apporter leur appui au ministère et de déléguer un seul député pour prendre la parole au nom de chacun d'eux.

A 2 heures précises, quand le gouvernement prend place à son banc, toutes les tribunes sont bondées. Le corps diplomatique, presque au complet, assiste à la séance.

Un vif mouvement d'attention se manifeste quand M. Salandra, président du Conseil, prend la parole.

Il déclare tout d'abord qu'après examen les traités et les accords conclus par l'Italie ne l'obligent pas à prendre part au conflit européen; c'est pour sauvegarder les intérêts italiens que la neutralité fut déclarée. M. Salandra ajoute :

Mais la neutralité ne suffit pas à nous garantir les conséquences du bouleversement européen. L'Italie a de justes aspirations à affirmer et à soutenir, une situation à conserver. Donc la neutralité doit être armée puissamment et prête à toute éventualité.

Nous n'avons pas hésité devant les sacrifices pour l'armée et pour la marine.

L'Italie s'est prémunie. Par la situation économique, la paix intérieure devra être assurée. La concorde s'impose et nous renvoyons à plus tard les querelles de partis pour proclamer la solidarité de tous les Italiens.

Le gouvernement fait appel à la coopération patriotique de tout le Parlement.

La Chambre accueille le discours du président du Conseil par les cris de : « Vive l'Italie ! » et de hautes ovations. Seuls, les socialistes s'abstiennent.

Quand, ensuite, M. Comandini invite la Chambre à envoyer son salut à l'héroïque Belgique, sa proposition est saluée par les cris répétés de : « Vive la Belgique ! »

Le chancelier allemand a failli être tué par un obus

LONDRES, 3 décembre (Dépêche Havas). — Les journaux publient une dépêche de Copenhague racontant comment le chancelier allemand faillit être atteint par un obus anglais.

Durant une récente visite sur le front occidental, un aviateur anglais avait découvert l'emplacement de l'état-major général allemand où se trouvait le chancelier avec les officiers de haut rang. Soudain, une batterie anglaise dissimulée ouvrit le feu sur le bâtiment, tuant deux hommes et détruisant la chambre que le chancelier venait juste de quitter.

Les Chambres se réuniront le 22 décembre

Les Chambres se réuniront à Paris en session extraordinaire.

Elles seront convoquées pour le 22 décembre. En prévision de la reprise des travaux parlementaires, les membres du Cabinet se rendront à Paris dans le courant ou à la fin de la semaine prochaine afin de se mettre à la disposition de la commission sénatoriale des finances et de la commission du budget de la Chambre.

Le président de la République sera à Paris vers la même date.

Les Autrichiens occuperaient Belgrade

LONDRES, 3 décembre (Dépêche de l'Information). — Selon une information reçue ici, les Autrichiens auraient occupé Belgrade.

Le butin japonais à Tokio

NEW-YORK, 3 décembre (Dépêche Havas). — On mande de Tokio que le quartier général japonais a annoncé que les prises à Tsing-Tao comprennent : 2.500 fusils, 100 mitrailleuses, 30 pièces de campagne, 1.200 livres sterling, 15.000 tonnes de charbon, 40 automobiles et des provisions suffisantes pour nourrir 5.000 personnes pendant un trimestre.

Tous les navires allemands ont été détruits.

Les loups se mangent entre eux

LONDRES, 3 décembre (Dépêche Havas). — Le correspondant du Daily Telegraph à Copenhague apprend de source diplomatique que des différends sérieux se sont élevés entre la Prusse et les autres Etats allemands.

Les télégrammes pour la zone des armées

Les bureaux des postes et télégraphes de la zone des armées qui auront pu être ouverts au public recevront les télégrammes privés sous les seules conditions suivantes :

a) Le texte original remis portera, bien lisible, les nom et adresse de l'expéditeur ainsi que sa signature et, s'il est de passage, l'indication de sa résidence de passage et celle de son domicile habituel. Il sera revêtu du visa du maire ou du commissaire de police de la localité de dépôt, ou accompagné d'un certificat défini ci-après :

L'agent du télégraphe sera tenu de comparer les signatures apposées sur le texte original et sur le certificat et de prendre note exacte des nom et résidence du maire ou du commissaire de police ayant délivré le certificat ou donné le visa, et la date de ces pièces.

b) Afin de n'avoir pas à demander le visa pour chaque télégramme, les expéditeurs de télégrammes pourront se pourvoir à la mairie de leur domicile d'un certificat, sur le vu duquel leurs télégrammes seront reçus au guichet de tous les bureaux ouverts au public dans la zone des armées.

Ce certificat sera valable pour un mois; il devra être présenté au guichet en même temps que le télégramme à expédier.

Ceux qui n'auront pas besoin d'une autorisation permanente devront, comme précédemment, demander le visa sur le télégramme à expédier.

Toute dissimulation ou fraude dans les indications relatives à l'adresse ou à l'identité de l'expéditeur seront poursuivies devant la juridiction militaire, conformément aux lois et règlements en vigueur.

NOS LEADERS

Asile de gloire

Je viens de visiter les salles de l'Hôtel-Dieu où va s'ouvrir bientôt, par les soins généreux de la Ville de Paris et de l'Assistance publique, un hôpital pour les soldats blessés belges, que compléteront un vestiaire et un ouvroir dus à la délicate initiative de Mme la comtesse de Béarn, secondée par un groupe d'amies et d'amis de la Belgique et par le concours que voudront certainement apporter à cette belle œuvre tous ceux qui en reconnaîtront l'opportunité et, je dirai plus, la nécessité.

Ne fallait-il point, en effet, que l'accueil si cordial et si fraternel que Paris a fait aux réfugiés de la Belgique offrît aussi un asile digne d'eux à ses soldats blessés ? Paris ne pouvait manquer de donner cette nouvelle marque d'amitié et de sollicitude à nos héroïques amis, et n'est-il point naturel que ce soit une femme française qui ait songé la première à rendre ce juste hommage aux souffrants endurés par les vaillants soldats du glorieux roi Albert I^{er} ?

Dans ces salles de l'Hôtel-Dieu, parfaitement et ingénieusement aménagées, ces braves trouveront des soins empressés et des attentions vigilantes ; ils y trouveront aussi, ce qui ne manquera pas de leur plaire, cette propreté minutieuse, ce confort simple, cette bonne entente du décor usuel que nous admirons chez eux. La clarté des salles, la fraîcheur des peintures, la blancheur des linges leur rappelleront ce sain bien-être, si cher à la race flamande, et qu'ils ont sacrifié avec un si noble et si simple héroïsme.

La race flamande, en effet, est, par nature, active et forte, mais sa force se fait volontiers patiente et son activité laborieuse. Elle tient à tirer de son travail le fruit d'une vie régulière et bien établie. Elle met volontiers dans le bien-être le prix de son effort. De tout temps, les Flandres furent matérielles et prudentes. Sachant jouir du jour, elles voulaient sauvegarder le lendemain. Elles aimaient la monotonie de la sécurité. Le sens de la vie bourgeoise y fut toujours remarquable et si fort que, pour s'en procurer le bienfait, ce peuple plia à ce but sa fougue native, une certaine rudesse sanguine qui est en lui, et ce fut dans ce désir commun que les deux instincts du tempérament national trouvèrent leur point de contact et d'équilibre.

Mais ce double tempérament, en son accord, continua à coexister chacun à part. Il a créé comme deux Flandres : l'une économe, probe, minutieuse ; l'autre robuste, joviale, plantureuse. Les villes y étaient l'image même de cette dualité. Certaines y semblaient admirablement propres à cette existence sage et sédentaire si conforme à un certain goût flamand. Avec leurs rues solitaires, leurs maisons bien construites, un air de paix répandu partout, elles étaient comme engourdies dans un rêve modeste où le désir se borne à ce qu'il peut atteindre et où le bonheur se contente d'être heureux.

Où mieux passer les durables loisirs d'une vie calme que le long des canaux de Bruges ou de Gand ? L'âme flamande y vivait en ce qu'elle a de mesuré et de modique. C'était ailleurs qu'il fallait chercher ce qu'elle porte en elle de vigoureux et d'énergique. C'était au port d'Anvers, aux usines de Liège qu'on en trouvait le spectacle. Là, tout était mouvement et rumeur. C'était là que grondait l'esprit des vieilles Communes, leur instinct de révolte et de colère qui s'est réveillé si magnifiquement devant la menace de l'envahisseur.

Cette dualité de l'esprit flamand, je la retrouve dans les arts, en peinture comme en littérature. M. Maurice Maeterlinck ne représente-t-il pas les qualités intimes et profondes du génie des Flandres ? Son œuvre est toute tissée de fils subtils subtilement enchevêtrés. Il écrit, dirait-on, « au métier ». Il s'apparente aux vieux tisserands gantois ; M. Emile Verhaeren, au contraire, en ses strophes éloquentes et sonores, semble plutôt battre du métal que manier des trames. Il me fait songer au forgeron qui martela jadis les prodigieuses figures de cuivre et d'émail couchées, en l'église de Bruges, sur les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille Marie de Bourgogne. L'œuvre de M. Maeterlinck fait un bruit de rouet. Celle de M. Verhaeren un bruit de marteau.

Par son attitude sérieuse et probe, la Belgique semblait à l'abri des grandes intrigues européennes. Sa vie était forte et grave ; son être

hospitalier. Aussi fut-ce une sublime surprise de voir la bonne ménagère, tout à l'heure en train de faire reluire ses cuivres et de tisser sa dentelle, apparaître à son seuil, le rouge à la face, le poing tendu et montrant dans son bras blanc des muscles vigoureux de lutteuse. Saluons son geste héroïque dans le noble dénuement de ses réfugiés, dans les blessures sacrées de ses soldats !

Henri de Régnier.
de l'Académie française.

Marc Pourpe a fait une chute mortelle

Le soldat aviateur Marc Pourpe, chevalier de la Légion d'honneur, a fait une chute mortelle, mercredi, dans la Somme ; au cours d'un vol, on vit son appareil piquer du nez à la sortie d'un virage et le malheureux garçon venaît s'écraser sur le sol, en même temps que le lieutenant observateur Vauglin, son passager.

Marc Pourpe était un de nos plus remarquables pilotes ; on peut dire que ce fut l'aviateur français qui visita à bord de son avion le plus grand nombre de pays étrangers. Pendant cinq années, en effet, il vola en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Tasmanie, puis dans le nord de la France et en Angleterre. Il visita ensuite Ceylan, les Indes anglaises, la Birmanie, l'archipel malais, le Cambodge, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. Il couronna cette admirable carrière de propagande



L'aviateur MARC POURPE (à droite) photographié au mois d'août dernier en compagnie de son collègue BAILLOUD. Ce dernier, le fils du général, fut tué également au début de la campagne.

toute patriotique par le raid Caire-Khartoum et retour, dont le succès fut retentissant au mois de janvier de cette année.

Né à Lorient le 27 mai 1887, Marc Pourpe se passionna pour tous les sports. Sous des dehors d'homme réservé, timide même, Marc Pourpe cachait une énergie et une volonté de fer. Sportsman dans toute l'acception du mot, nous le connûmes cavalier, footballeur, cricketer, canotier, boxeur, etc., etc. Et tous ces sports, il les pratiquait avec succès, simplement, sans vantardise, apportant dans ses relations une courtoisie exquise, doublée d'une charmante modestie.

Le sympathique garçon venait d'être cité à l'ordre de l'armée. Nous savons que ses chefs l'avaient en haute estime : de l'avis de tous, sa mort est une grande perte pour la cinquième arme.

Sa disparition brutale, au moment où il lui était possible d'apporter ses qualités professionnelles et sa science indiscutable d'aviateur au service du pays, semblera à ceux qui l'ont connu, à ceux qui l'ont aimé, comme plus douloureuse encore, puisque c'est un accident stupide qui le ravit à sa famille, à ses camarades et à ses nombreux amis, à *Excelsior* dont il avait été un instant le collaborateur.

Echos

L'admirable femme de ménage.

Elle venait de laver le carreau de la cuisine et massait le fourneau d'un torchon méticuleux. Je l'interrogeai, béant d'étonnement et d'admiration :

— C'est donc exact, Marie ?
Elle rougit un peu, leva sur moi des yeux confus :
— Oui, monsieur, mais je ne voudrais pas que ça se sache.

Eh ! bien « ça se saura », il faut, pour l'édification générale, que « ça se sache ». Une femme de ménage — nous tenons son nom et son adresse à la disposition des personnes riches qui voudraient suivre son exemple — une femme de ménage qui gagne dix sous de l'heure à nettoyer des casseroles, à encastiquer des parquets, une simple femme de ménage a voulu souscrire pour les blessés de la guerre. Elle a donné — devinez ce qu'elle a donné ? Mais vous resteriez bien en deçà de la vérité ! — elle a donné DEUX MILLE CINQ CENTS FRANCS.

— A qui donc, Marie, avez-vous remis cet argent ?
— A l'aumônier de l'ambulance du lycée Pasteur.
— Il a dû être étonné, l'aumônier du lycée Pasteur !

— Il ne voulait pas prendre mes obligations, que j'ai achetées au Crédit Foncier. Et j'avais apporté la correspondance pour bien lui prouver qu'elles m'appartenaient... Il disait : « Il faut les conserver pour votre famille ou pour vous-même, en cas de maladie... C'est une très grosse somme... Vous pourriez donner beaucoup moins... » Je lui ai répondu : « Monsieur l'abbé, je n'ai pas de famille... Quant à moi, je fais des ménages depuis dix-sept ans et place de l'argent tous les mois... J'ai encore dix mille francs de côté... quand je ne pourrai plus travailler, je mettrai mon bien en viager. » Alors, il a bien voulu garder mon argent... et ça m'a fait plaisir.

Elle passa aux cuivres, énergiquement.
— Marie, posez donc votre torchon...
Elle me regarda, étonnée :
— Mais je n'ai pas fini les cuivres !
— ... et permettez-moi de vous serrer la main... J'ai même bien envie de vous embrasser !
— Oh ! monsieur !
Et elle rougit tout à fait.

« Notre » empereur est un peu là !

La tranchée française interpelle violemment la tranchée boche :

— Il ne vient pas souvent vous visiter votre empereur ! Il a une rude flemme ! Ce n'est pas comme le « nôtre ». Il viendra nous voir demain, le « nôtre ! »

Le lendemain, en effet, la tranchée boche aperçut, dépassant la tranchée française, un magnifique haut de forme dont le propriétaire — un simple bout de bois, en l'espèce — semblait monter, descendre des degrés, s'inclinait, et saluait à droite, saluait à gauche, aux cris mille fois répétés de : « Vive Poincaré ! Vive Poincaré ! »

La promenade du « tube » présidentiel ne se termina qu'une demi-heure plus tard. Elle eût duré davantage, mais les boches avaient usé tant de cartouches que le « huit reflets » — où l'avait-on déniché, dieux puissants ! — n'était vraiment présentable.

Croix-Bleue et Croix-Jaune.

La Croix Rouge secourt les soldats ; la Croix Bleue — une idée anglaise — soigne les chevaux blessés.

Cette association est éminemment juste et pitoyable, mais pourquoi se désigne-t-elle sous le nom de Croix Bleue, réservé jusqu'ici aux lignes de tempérance ? En Suisse, « signer la Croix Bleue », signifie l'engagement, pour une période déterminée, de renoncer à toute boisson alcoolique. En Angleterre, certaines Croix Bleues vont plus loin : les teetotalers s'abstiennent également de café et de thé. Ces exagérés n'ont pas su garder la mesure.

Les membres de la grande famille des équidés ne boivent, à l'ordinaire, que de l'eau. Sans doute a-t-on voulu assimiler ces teetotalers sans mérite à ceux que leur vertu fait souffrir.

Il existe aussi une Croix Jaune, tout récemment fondée par un de nos amis qui porte aux chats une affection sans borne. Elle a pour mission de recueillir les chats fatalement abandonnés par les mobilisés ou les réfugiés, et de rendre à leur foyer, après la guerre, ces beaux animaux familiers dont les yeux étranges brillent comme des gemmes liquides ou du soleil en fusion.

Parce qu'il a recueilli, sur les champs de bataille de la Marne, un pauvre petit chat blanc rescapé d'un incendie formidable, notre collaborateur François Peyrey a été nommé membre d'honneur de la nouvelle association. Son nom, nous a-t-il expliqué, vient de ce qu'en Chine, au pays jaune, Chat se dit *Miaou* ou *Miaou*...

MICROMÉGAS.

L'héroïsme d'un alpin

GENÈVE, 3 décembre (De notre correspondant particulier). — En Alsace, un chasseur alpin, monté sur un arbre, en pleines lignes ennemies, a tué cinq officiers allemands, dont un colonel, avant d'être abattu.

LA REOUVERTURE DU REICHSTAG

M. de Bethmann-Hollweg accuse l'Angleterre d'avoir voulu la guerre!...

LA HAYE, 3 décembre (Dépêche Havas). — Le Reichstag a tenu hier sa séance d'ouverture. Les députés ayant pris du service aux armées avaient reçu des autorisations spéciales pour quitter le front et venir assister à la séance. La salle était pleine. Une foule considérable se pressait dans les tribunes.

Deux projets du gouvernement, relatifs aux nouveaux crédits pour la guerre, ont été adoptés à la presque unanimité; le seul opposant fut le député socialiste Liebknecht.

La séance commença par une courte et émouvante allocution du président du Reichstag, M. Kaempf.

Le chancelier fit ensuite un bref exposé de la situation politique générale; auparavant, il fit allusion au grand nombre de députés partis volontairement pour le front. Il mentionna, en particulier, le député socialiste Franck, tombé sur le champ de bataille. Il fit ensuite l'éloge de l'esprit d'abnégation et de l'entrain du peuple entier, et déclara que le Japon s'était joint aux ennemis de l'Allemagne dans le but de s'emparer du monument de la culture allemande dans l'Extrême-Orient.

En revanche, la Turquie s'est alliée à nous, parce que tous les musulmans sujets anglais désirent secouer le joug britannique et ébranler dans ses fondations la puissance coloniale de la Grande-Bretagne.

Sous les étendards de notre armée et sous les drapeaux de notre flotte, nous vaincrons.

M. de Bethmann-Hollweg continue ainsi :

Le 4 août, le Reichstag exprimait la ferme résolution du peuple entier d'accepter la guerre qu'on lui imposait et de défendre son indépendance jusqu'à la dernière extrémité.

Depuis lors, de grands exploits ont été accomplis. La vaillance incomparable des troupes allemandes a porté la guerre sur les territoires de l'ennemi.

Nous sommes fermement établis dans ces territoires et nous pouvons regarder l'avenir en toute confiance. Toutefois, la résistance de l'ennemi n'est pas brisée; nous ne sommes pas encore au terme de nos sacrifices. La nation continuera à faire des sacrifices avec le même héroïsme qu'elle a montré jusqu'ici. Nous devons, nous voulons combattre pour faire aboutir à une fin heureuse cette guerre défensive pour le droit et la liberté.

Alors nous nous rappellerons comment nos compatriotes sans défense ont été maltraités en pays ennemis d'une manière qui est une honte pour toute la civilisation.

Il faut que le monde apprenne qu'on ne peut toucher sans impunité un seul cheveu sur la tête d'un Allemand.

La responsabilité de la guerre

Qui est responsable de cette guerre, la plus grande de toutes? Nous le savons de toute évidence. La responsabilité apparente en remonte à ceux qui, en Russie, ordonnèrent et exécutèrent la mobilisation de l'armée russe; mais la responsabilité réelle incombe au gouvernement britannique.

Le cabinet de Londres aurait pu rendre la guerre impossible s'il avait déclaré nettement à Saint-Petersbourg qu'il ne permettrait pas qu'une guerre continentale puisse être la conséquence du conflit austro-serbe. Une pareille déclaration aurait aussi obligé la France à empêcher énergiquement la Russie de prendre des mesures belliqueuses. Alors notre action comme médiateur entre Saint-Petersbourg et Vienne aurait eu du succès, et il n'y aurait pas eu de guerre; mais la Grande-Bretagne n'a pas agi ainsi. Elle n'ignorait pas les machinations belliqueuses d'un groupe, en partie irresponsable, mais puissant, de l'entourage du tsar. Elle voyait comment tournait la roue, mais elle n'a placé aucun obstacle sur son chemin.

Malgré toutes ses assurances pacifiques, le cabinet de Londres informa Saint-Petersbourg que la Grande-Bretagne prenait parti pour la France et, par conséquent, pour la Russie.

La neutralité de la Belgique

Après avoir déclaré de nouveau que l'Angleterre et la Russie étaient responsables de la guerre, le chancelier a ajouté que la neutralité de la Belgique, que l'Angleterre affecta de défendre, n'était qu'un prétexte :

Le 2 août au soir, nous avons fait savoir à Bruxelles que nous étions obligés, étant donnés les projets de la guerre de la France, et dans l'intérêt de notre défense, de passer par la Belgique. Mais déjà, dans l'après-midi du même jour, avant même qu'on pût connaître notre démarche à Bruxelles, le gouvernement anglais avait promis son aide sans conditions à la France au cas où la flotte allemande attaquerait la côte française.

Rien ne fut dit au sujet de la neutralité belge. Comment, dans ces conditions, l'Angleterre peut-elle déclarer qu'elle a tiré l'épée parce que nous avons violé la neutralité belge?

Après une longue dissertation au sujet de la violation de la neutralité de la Belgique et de la politique de l'Angleterre vis-à-vis de la Triple-Alliance, M. de Bethmann-Hollweg fait remarquer que la politique de l'Allemagne consistait à essayer de dissiper les dangers de guerre au moyen d'ac-

ords avec chacune des puissances de la Triple-Entente; « mais, dit-il, nous fûmes en même temps obligés de renforcer notre puissance défensive, afin que l'Allemagne fût prête si la guerre était déclarée ».

Dans nos négociations avec la France, nous avons toujours constaté le désir de la revanche entretenu par des hommes politiques ambitieux.

M. de Bethmann-Hollweg décrit ses efforts pour arriver à une entente avec l'Angleterre :

Mais le dogme suivant lequel l'Angleterre devait être l'arbitre du monde les paralysa. On ne pouvait aboutir qu'à des ententes sur des questions individuelles. Le gouvernement anglais aurait pu rendre cette guerre impossible, mais il croyait le moment venu de porter un coup à son plus grand concurrent européen sur le marché mondial.

Pendant que les négociations étaient engagées, l'Angleterre pensait toujours à consolider ses relations avec la France et avec la Russie. L'élément décisif était que des accords militaires engageaient l'Angleterre en dehors de la sphère politique.

Au commencement de juillet, j'avertis le gouvernement anglais que nous n'ignorions pas ses négociations navales avec la Russie. Je signalai le danger sérieux que comportait la politique anglaise.

Le chancelier a ajouté :

L'empereur, qui se trouve sur le front, me charge de transmettre ses meilleurs souhaits et ses salutations à cette Chambre, à laquelle il est uni jusqu'à la mort, en cette heure de danger et de souci commun pour le bien de la patrie.

Notre première pensée va au kaiser, à l'armée, à la marine, à nos soldats qui combattent pour l'honneur et la grandeur de l'empire. Pleins de fierté et remplis d'une confiance inébranlable, nous portons nos regards sur eux et sur nos compagnons d'armes austro-hongrois, qui nous sont fermement unis pour lutter, dans les grandes batailles, avec une brillante bravoure.

Notre plus récent allié, dans la lutte qui nous a été imposée, est l'empire ottoman, lequel sait pertinemment que la destruction de l'empire allemand lui ferait perdre, à lui aussi, le droit de disposer de ses propres destinées.

Nos ennemis ont formé contre nous une puissante coalition; j'espère qu'ils sentiront que notre bras et celui de nos braves alliés toucheront les points faibles de leur situation mondiale.

A la suite du discours du chancelier, qui a été vivement applaudi, le Reichstag a voté les nouveaux crédits de cinq milliards de marks (6 milliards 250 millions de francs) pour la guerre.

Seul, le député socialiste M. Liebknecht a voté contre, comme nous l'avons dit plus haut. Au mois d'août, 14 députés socialistes avaient voté contre les crédits pour la guerre.

En fin de séance, le président demanda à l'assemblée de pousser des « hurrahs » en l'honneur de l'empereur, de l'armée, de la marine et de la patrie allemande.

La foule qui emplissait les tribunes se leva alors et prit part à ces acclamations.

Le Reichstag s'est ensuite séparé en s'ajournant au début de mars prochain.

Le retour du Président à Bordeaux

BORDEAUX, 3 décembre. — Le président de la République, revenant de son voyage aux armées, est rentré à Bordeaux ce matin, à 9 h. 40. Il était accompagné de MM. Antonin Dubost, président du Sénat; René Viviani, président du Conseil; du général Duparge, secrétaire général militaire de la présidence; du colonel Jouffroy, ainsi que de MM. Claville, directeur des chemins de fer de l'Etat; Richard, directeur de la Sûreté générale, etc.

A sa descente du train, le chef de l'Etat a été salué par MM. Aristide Briand, ministre de la Justice; Delcassé, ministre des Affaires étrangères; Millerand, ministre de la Guerre; Malvy, ministre de l'Intérieur; Sembat, ministre des Travaux publics; Thomson, ministre du Commerce et des Postes et Télégraphes; Fernand David, ministre de l'Agriculture; Bienvenu-Martin, ministre du Travail; Bascou, préfet de la Gironde; le général Légrand, commandant la 18^e région; Félix Decori, secrétaire général de la présidence; William Martin, directeur du protocole; Hustin, secrétaire général du Sénat; Gruet, maire de Bordeaux; Le Blond, chef adjoint du cabinet du président du Conseil.

Après s'être entretenu quelques instants avec les personnalités présentes, le président de la République est monté dans son automobile, respectueusement salué par le public massé aux abords de la gare.

A 9 h. 50, M. Poincaré était de retour à l'hôtel de la rue Vital-Carles.

Conseil des ministres

BORDEAUX, 3 décembre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 9 h. 30 à midi 30, sous la présidence de M. Poincaré.

MM. Millerand et Delcassé ont entretenu leurs collègues de la situation militaire et diplomatique.

LA BATAILLE DE POLOGNE

Les Allemands se sont dégagés mais non sans pertes

ROME 3 décembre (Dépêche Havas). — Une dépêche de Pétersbourg à la Tribuna dit que les corps allemands encerclés par les Russes entre Lodz et Glogno sont parvenus à se dégager après un combat désespéré de plusieurs jours et à se retirer sur le gros de l'armée.

La ligne allemande a pu ainsi se rétablir avec une certaine continuité; mais les corps échappés à l'étreinte russe ont payé cher leur salut; quelques-uns ont subi des pertes immenses, de nombreux régiments n'ont pu sauver que quelques compagnies. Ces régiments avaient enfoncé les avant-gardes russes; mais, en poursuivant leur marche, ils s'étaient trouvés bientôt en présence de forces russes nouvelles, venant de l'est, du nord et du sud, et ils furent enfermés dans un quadrilatère.

Assaillis simultanément de l'est et du sud, les Allemands ne purent s'ouvrir une voie de retraite qu'au prix de pertes énormes, et grâce à ce fait que, sur le côté ouest du quadrilatère russe, auparavant enfoncé, se trouvaient de nouvelles forces allemandes qui luttaient encore. C'est de cette manière que les corps allemands réussirent à se frayer un chemin pour battre en retraite, non sans avoir été décimés par les Russes.

Aujourd'hui, le front russe en Pologne part de Gombine, sur la rive gauche de la Vistule, où l'aile droite russe a progressé; passant à Sobata, il se continue à l'ouest de Lodz, vers la Warta, sur laquelle une nouvelle action est engagée, depuis hier, à Lask.

Cette nouvelle bataille est due à l'arrivée, au camp central des Allemands, de troupes fraîches, dont l'importance n'est pas encore connue et qui viennent de la Posnanie ainsi que de la Silésie septentrionale.

Ces troupes, concentrées à Kalich, ont suivi la voie ferrée Kalich-Lodz-Varsovie, franchi la Warta et marché contre l'aile gauche russe.

Le gros de celle-ci a pris contact avec les forces allemandes aux alentours de Lask, où une action, engagée avec violence, se poursuit actuellement.

LA BATAILLE SE DEVELOPPE

LONDRES, 3 décembre (Dépêche de l'Information). — Le correspondant du Morning Post à Pétersbourg termine ainsi un exposé sur les mouvements de troupes mentionnés dans les communiqués officiels du grand quartier général russe :

Le départ du tsar pour le front indique avec certitude que le plan stratégique du grand-duc Nicolas va être réalisé.

Le général Rennenkampf a été remplacé parce qu'il mit deux jours de retard pour prendre la position que lui assignait le plan de concentration qui devait aboutir à cerner les armées allemandes.

Les dernières nouvelles tendent à faire envisager de nouveaux développements de la grande bataille en Pologne, plutôt qu'une décision immédiate.

LES RUSSÉS SONT MAÎTRES DU CHEMIN DE FER DE LODZ

LONDRES, 3 décembre (Dépêche de l'Information). — On télégraphie de Pétersbourg au Times :

Aucune modification notable des positions des armées russes et allemandes opérant en Pologne n'est signalée.

Les Allemands paraissent maintenir en leur possession la région centrale à l'ouest de Lowicz.

D'importants renforts de l'ouest ont été lancés par les Allemands contre le centre gauche russe.

La situation reste d'un extrême intérêt, mais il est évident que les Russes ont pris les mesures nécessaires.

Près de Cracovie, les Russes ont fait de grands progrès et sont arrivés à quelques milles de la frontière silésienne.

La nouvelle la plus importante est la réoccupation de Strykow, qui redonne aux Russes la possession du chemin de fer de Lodz.

LE KAISER DÉCORE

LE GENERAL VON MACKENSEN

Un télégramme de Berlin, 1^{er} décembre, annonce que le kaiser a envoyé le télégramme suivant au général von Mackensen, commandant de la cavalerie :

Grâce à votre direction capable, les opérations exécutées par la neuvième armée ont été couronnées de succès et les services splendides rendus par vous figureront dans les annales de la guerre et dans l'histoire comme un exemple de courage, d'endurance et de bravoure. Vos troupes splendides ont mes remerciements personnels royaux que je vous exprime en vous conférant l'ordre « Pour le Mérite » qui vous sera envoyé. Dieu soit avec vous et avec notre drapeau!

La Presse Française et Étrangère

La fin de la guerre

A quelle époque la guerre finira-t-elle? C'est la question qui est, depuis quelque temps, sur toutes les lèvres. Le colonel Feyler y répond dans le *Journal* en examinant les forces de résistance du bloc austro-allemand comparativement à celles des alliés :

On est ainsi réduit à conclure que la guerre ne finira pas avant l'entrée des alliés sur le sol ennemi, et qu'après cette entrée elle durera jusqu'au moment où le moral du peuple allemand ne pourra plus résister à la désillusion d'une défaite qu'il a toujours jugée et que, dans sa presque unanimité, il juge encore impossible.

Pas de paix prématurée

Avec sa vigueur habituelle, M. Clemenceau s'élève, dans *l'Homme enchaîné*, contre ce qu'il appelle « la paix du moindre effort », c'est-à-dire contre toute paix conclue avant l'anéantissement du militarisme prussien :

Au Guildhall, M. Asquith, M. Balfour, lord Rosebery l'ont dit excellemment : « *Jamais nous ne remettrons l'épée au fourreau, a dit M. Asquith, jusqu'à ce que la Belgique ait tout recouvré de ce qu'elle a perdu — et plus que tout — jusqu'à ce que la France soit justement garantie contre toute menace d'agression, jusqu'à ce que les droits des petites nationalités de l'Europe reposent sur un fondement inébranlable, et jusqu'à ce que la domination militaire de la Prusse soit totalement et finalement anéantie.* » Et aussitôt : « *Arrive que pourra, lui fut-il répondu par M. Balfour, si je me souviens bien, pas de faiblesse, pas d'hésitation, pas de trêve bâclée qui laisserait nos enfants sous la menace, toujours vivante, du militarisme allemand.* »

Voilà notre programme. Nous n'en avons pas, nous ne pouvons pas en avoir d'autres. Pour s'épargner toute déception, que les éventuels médiateurs ne perdent point de vue cet état d'esprit. Après d'incalculables sacrifices, nous ne pouvons moins faire que d'assurer l'avenir. C'est à quoi nous sommes résolus.

Le faisceau de justice

Sous ce titre, M. Henry Bérenger écrit dans *Paris-Midi*, à propos de l'entrevue du roi George et de M. Poincaré sur le front des troupes :

Dans sa visite au grand quartier général des armées, le président de la République, s'adressant au généralissime Joffre et parlant au nom du gouvernement français tout entier, avait prononcé des paroles décisives qui engageaient la France. « Nous ne concluerons pas une paix séparée et précaire », avait dit M. Poincaré avec toute l'autorité de sa personne et de sa fonction. Le chef de l'Etat anglais est venu à son tour confirmer cette déclaration du chef de l'Etat français sur le front d'armées plus que jamais indissolublement alliées jusqu'au triomphe du droit et au châtiement du crime.

Quelle que soit la durée de la guerre, quelles qu'en soient les péripéties, la France et l'Angleterre tiendront sans faiblir et finiront par épuiser l'Allemagne. La coordination réciproque des forces est basée sur l'estime réciproque des armes. Aucune intrigue, ni par flatterie, ni par corruption, ni par menace, ne pourra rompre le faisceau de justice qui précède désormais le tribunal de la Triple Entente.

La fin des Hohenzollern

L'Allemagne est d'ores et déjà fixée sur le sort qui l'attend. Et si la guerre continue acharnée, c'est que les classes dirigeantes espèrent, en résistant jusqu'au bout, obtenir des conditions de paix plus avantageuses. Le *Lyon républicain* écrit à ce propos :

Un membre du Reichstag a fait des confidences à un de nos confrères : il admet la défaite, mais il espère que l'Allemagne remportera au moins une grande victoire qui amènera les alliés à réfléchir sur les conséquences qu'aurait une guerre d'extermination. Alors des propositions de paix seraient faites et les belligérants signeraient un traité honorable, satisfaisant l'honneur et les intérêts des deux partis. Sinon la guerre continuerait, l'Allemagne la poursuivrait jusqu'à son extrême limite, sacrifiant jusqu'au dernier mark, jusqu'au dernier homme. Les vainqueurs, à la fin, seraient aussi épuisés que les vaincus, ce qui équivaldrait à la ruine de l'Europe.

Le kaiser — toujours d'après le député — ne survivrait pas à la perte de l'empire. A la veille de la catastrophe, lui et ses cinq fils monteraient à cheval, se lanceraient sur l'ennemi et tomberaient en soldats.

Les six Hohenzollern sabrés par nos escadrons! Pour quoi pas? Ce serait une belle fin qui pourrait, mais bien plus tard, attendrir les âmes sensibles.

Le rôle de notre marine

Il a consisté jusqu'ici à nous assurer la liberté des mers pour nous permettre d'amener en France les troupes africaines, indiennes ou canadiennes et de faciliter le ravitaillement. Mais le *Journal des Débats* estime que nous ne tirons pas « tout le parti possible » de cette maîtrise des mers :

Il ne suffit pas, en effet, de protéger le commerce des pays alliés, il faut entraver celui de l'ennemi, empêcher

son ravitaillement, et c'est là ce que, pour des raisons peut-être indépendantes de leur volonté, ne font pas ou ne font du moins que très insuffisamment les flottes alliées et surtout la nôtre.

Dès le début des hostilités, l'Allemagne, prévoyant l'avenir, a fait diriger sur les ports hollandais, scandinaves ou italiens des approvisionnements de toute espèce (céréales, pétrole, cuivre, etc.) et, pendant longtemps, Rotterdam, Copenhague ont semblé être les centres d'importation allemande les plus importants. Mais à la suite d'une campagne assez vive de la presse anglaise dénonçant le défaut de surveillance du commerce des neutres, l'Amirauté s'est décidée à contrôler plus sévèrement la navigation dans la mer du Nord.

On a pu aussitôt constater une augmentation du mouvement maritime à destination des ports italiens et particulièrement de Gênes. Comme par enchantement, cette dernière ville semble être devenue le port d'attache de tous les bateaux neutres et les courtiers américains, espagnols ou autres insistent pour charger sur bateau « neutre » les cargaisons les plus anodines soi-disant destinées à l'Italie.

Le fait est de notoriété publique comme, d'ailleurs, l'indifférence de notre marine qui, non contente de laisser ouverte la route de Gênes, ne profite même pas de sa présence à Cattaro pour barrer celle de Venise et de Trieste.

Il est permis de se demander ce que l'on attend pour agir.

Les frères Samain sont vivants

C'est M. Maurice Barrès qui annonce cette bonne nouvelle, en post-scriptum de son article quotidien, dans *l'Echo de Paris* :

J'ai la haute joie d'annoncer que Samain, dont il avait été dit que les Allemands l'avaient mis à mort — et nous-même nous avions accueilli cette version — est en vie, prisonnier avec son frère dans la forteresse d'Ehrenbreitstein, auprès de Coblenze. Le renseignement est sûr, et les amis de ces nobles héros du patriotisme lorrain peuvent l'accueillir comme une certitude.

La greffe des os

Cette terrible guerre aura été fertile en leçons de toutes sortes. Elle aura fait progresser bien des sciences nouvelles et ouvert à la chirurgie des horizons illimités. C'est ainsi que le *Matin* annonce que l'hôpital russe de Bordeaux va être spécialement employé à l'application de l'étonnante découverte de l'éminent chirurgien Voronow, relative à la réfection des os dans le corps humain.

Les méthodes que M. Voronow a instituées, après ses études au Rockefeller Institute au côté de notre grand Carrel, lui ont permis de créer une transplantation d'os appartenant à d'autres hommes, à des fœtus ou à des singes.

La première application de la transplantation d'os de singe dans le bras d'un de nos glorieux blessés vient d'être faite et a réussi parfaitement.

M. Voronow va donc pouvoir donner la vie à des parties du corps humain mortes pour toujours.

L'illusoire neutralité

Le *Novoïé Vremia* publie, sur la question de la neutralité, un article dans lequel on remarque les passages suivants :

Les événements qui viennent de se produire ont montré que la neutralité appuyée seulement sur les traités n'a aucune valeur, que cette fiction ne conserve sa force que lorsqu'elle est protégée par une puissance militaire suffisante. Autrement, elle n'est qu'un mot sans portée. La neutralité de la Belgique a été violée; celle du canal de Suez n'aurait plus qu'une existence illusoire, malgré les engagements solennels, sans la protection des forces de terre et de mer de l'Angleterre.

Les vandales de Berlin ont tué l'ancien régime diplomatique, et il ne ressuscitera pas. Le mot « neutralité » ne trompe plus personne.

La neutralité des Dardanelles, proposée par quelques diplomates, n'inspire à la Russie ni sympathie ni confiance. Vous pouvez déclarer les Dardanelles trois fois neutres; mais en réalité ce passage entre la mer Noire et la mer Méditerranée appartiendra à la puissance qui possèdera les rives du détroit.

Des shrapnells dans du charbon

On lit dans la *Tribune de Genève* :

Dernièrement, la Société suisse du gaz, dont le siège est à Zurich, informait les directeurs de ses différentes usines qu'en quelques endroits on avait découvert des obus en déchargeant des wagons de houille arrivés d'Allemagne.

L'Association suisse pour l'achat des charbons s'est livrée à une enquête, de laquelle il résulte que, jusqu'à maintenant, cinq cas se sont présentés, tous dans la Suisse allemande. Sauf dans un cas où il y avait une barasse complète de 8 projectiles, ces obus et shrapnells sont trouvés par pièces isolées, au fond des wagons.

Comment se fait-il que ces dangereux engins aient pris le chemin de la Suisse? L'explication en est fort simple, dit le *Journal du Jura*. En Allemagne, les wagons à charbon servent au transport des pièces d'artillerie et de la munition. Lors du déchargement de ce matériel, la fiévreuse précipitation qui a sans doute présidé à l'accomplissement de la besogne aura fait que quelques projectiles furent oubliés. Ces wagons ont passé à l'entrepôt de charbon où, sans autre examen, on les a rendus à leur destination usuelle.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« *Excelsior* », 88, Champs-Élysées, Paris

La Guerre anecdotique

Le partage des vivres

De l'*Intransigeant* :

Écoutez ce turco aux jambes brisées raconter son aventure :

Depuis trois jours et demi nous n'avions pas touché de vivres; on commençait vraiment à se sentir disparaître. Mon lieutenant — un qu'on aime et qui sait marcher, vous savez — nous a rassemblés, et a demandé : « Qui a encore des vivres de réserve ? » Personne ne répondait, parce qu'il faut bien avouer que, quand on les a, on aime autant les garder. Enfin, je me suis décidé; j'ai dit : « J'ai une boîte de singe, mon lieutenant, la voilà. » Trois autres, après moi, ont donné aussi leurs boîtes. « J'en ai aussi une, a dit le lieutenant, je vous la donne avec le pain que j'avais gardé. Vous êtes vingt; vous allez partager chaque boîte en quatre et vous mangerez ça, avec un petit morceau de pain chacun. Ce n'est pas beaucoup; mais ça vous soutiendra toujours un peu. » Pendant qu'on obéissait et qu'on faisait le partage, le lieutenant est allé s'asseoir à l'écart. Il a même mis la tête dans ses mains et j'ai compris que c'était pour ne pas nous voir manger. Il était pâle, pâle. J'ai été devant lui et je me suis mis au port d'armes. Il m'a dit avec impatience : « Eh bien ! qu'est-ce que tu veux encore ? — Excuse, mon lieutenant, mais vous avez mal fait le compte; nous ne sommes pas vingt. — Comment, vous n'êtes pas vingt ? — Non, mon lieutenant, nous sommes vingt et un, et je ne toucherai pas à cette portion si vous n'en prenez pas la moitié. » Les officiers sont sensibles, quelquefois, c'est extraordinaire ! J'ai vu de grosses larmes sur la figure de mon lieutenant et il ne voulait pas accepter ! Ça, par exemple, c'était un peu fort. Mais quand il a compris qu'il me rendait furieux et que, vraiment, comme je le lui disais (car je suis tétu), je ne mangerais pas, il a changé d'avis, brusquement, et m'a dit : « Assieds-toi là. Merci. Nous mangerons ensemble. » Pensez si j'étais fier d'être à la gamelle avec mon lieutenant !

Un brave

De la *Liberté* :

Devant Ypres, Le capitaine Casimir Déperriers, du ... d'infanterie territoriale, apprend que l'on vient de confier à un de ses camarades une mission particulièrement dangereuse. Il va trouver le colonel et l'informe que l'officier désigné pour aller à la mort est père de plusieurs enfants.

— Moi, mon colonel, je suis célibataire, et je vous demande l'honneur de cette mission.

— Allez, brave cœur, répond le colonel très ému.

Quelques heures plus tard, Casimir Déperriers était rapporté, mourant, le corps labouré par un obus. Il expira trois jours après à l'hôpital de Malo-les-Bains.

Une belle mort

Le *Mémorial des Deux-Sèvres* publie, sous le titre : « Un mois de campagne », le récit des premières batailles auxquelles prirent part les 125^e et 117^e de ligne, d'après les notes relevées, au jour le jour, par un sergent du 125^e, récemment promu adjudant et dont le style dénote un pur lettré.

Du dernier article paru dans les colonnes de notre confrère niortais, nous détachons le passage suivant :

Après s'être conduit, depuis le commencement de l'action du 24 août, en véritable héros, mon ami, le brave sergent-fourrier Leclerc, était revenu à Rémorville où je l'avais rencontré; puis, rentré dans la tranchée avec sa section, il avait dirigé le feu avec une présence d'esprit et un courage remarquables. Le premier obus de 77 qui tombe lui fend la tête. Il est prêt. Un de ses camarades, sergent comme lui, prêtre comme lui, s'approche, et lui dit :

— Veux-tu que je te donne l'absolution ?

— C'est inutile, répond Leclerc, Dieu me reconnaîtra.

— Tu souffres ? demande son camarade.

— Non... je suis... heureux... de mourir... pour la France... » et il expire.

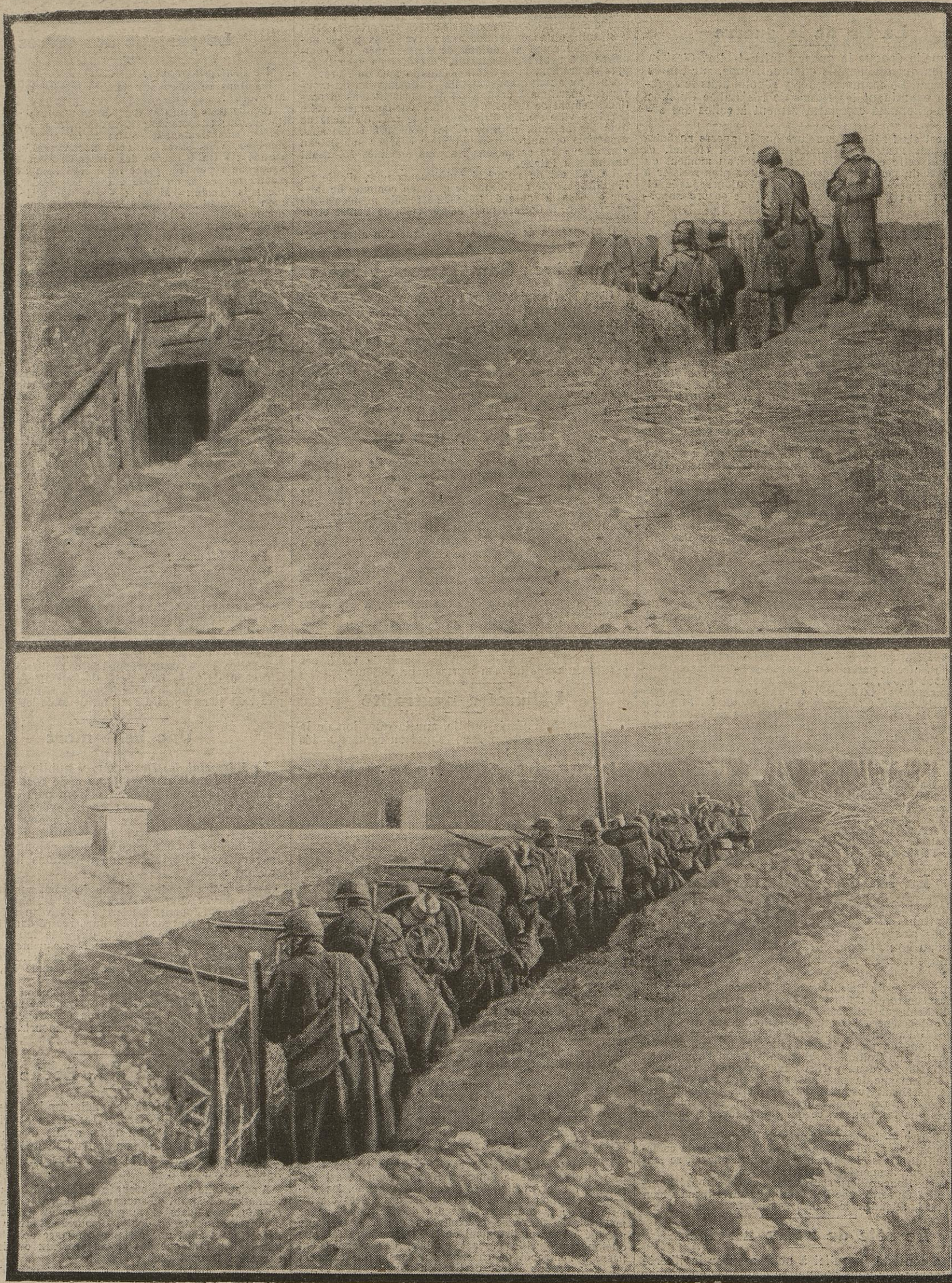
Monnaie de... Boche

Surpris par l'entrée des Allemands dans Lille, l'envoyé spécial du *Secolo*, Luigi Lucatelli, resta dans la ville plus d'un mois avant d'en pouvoir sortir. Il publie dans son journal, sur la capitale des Flandres, des notes dont nous extrayons les lignes suivantes :

A peine Lille fut-elle occupée que fut affichée une proclamation déclarant qu'aucune réquisition ne serait faite et que les soldats et le gouvernement paieraient en monnaie courante ce dont ils pourraient avoir besoin. Ils obtinrent ainsi une certaine confiance de la population et évitèrent que des objets précieux ou des marchandises fussent cachés.

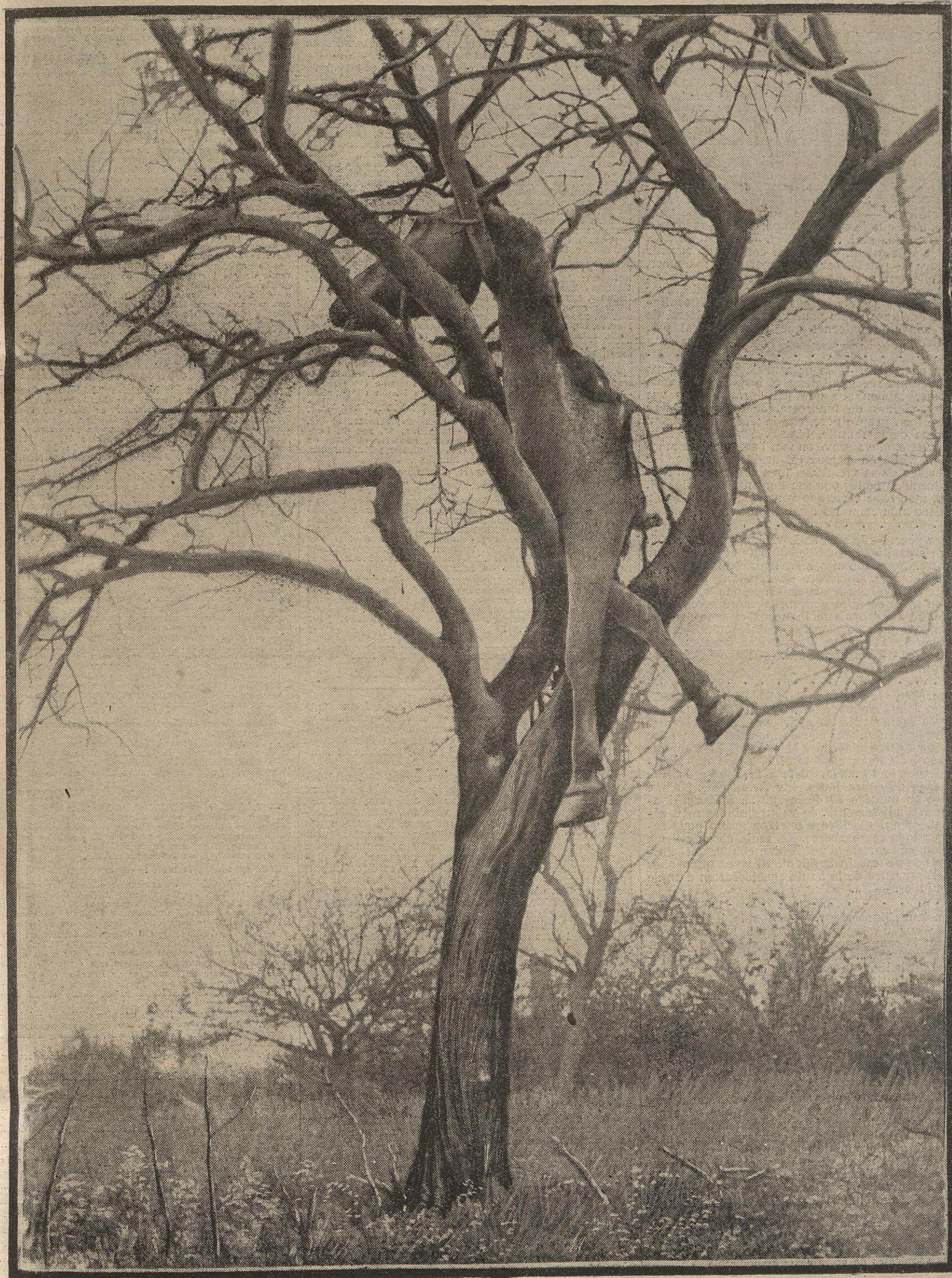
Pendant plusieurs jours les soldats burent dans les cafés, achetèrent dans les magasins, payant avec des morceaux de carton les commerçants qui virent ainsi consommer toutes leurs marchandises. Dans un seul magasin on acheta ainsi pour cinq mille francs de pelisses pour dames, des corsels de Paris, des dentelles de Valenciennes, au bénéfice des blondes filles du Rhin.

NOS TRANCHÉES DE PREMIÈRE LIGNE DANS L'EST



A côté des vastes tranchées cimentées, il y a celles construites plus hâtivement et qui, souvent, n'ont pas plus de 1 m. 20 de largeur et de 1 m. 50 de profondeur. Certaines sont plus abritées et séparées les unes des autres par des chemins souterrains qui évitent ainsi les allées et venues en terrain découvert.

LES EFFETS D'UN OBUS SUR UN CHEVAL



Nous avons plusieurs fois déjà signalé les ravages causés par nos canons de 75. Bien souvent nos soldats les ont constatés en réoccupant le terrain perdu par l'ennemi. C'est ainsi que ces jours derniers ils découvraient sur un arbre le cadavre d'un cheval, projeté de 200 mètres sur ce point par un obus de notre artillerie.

Les réponses des sans-famille

Ils ont tous répondu à la bonne lettre de leur inspecteur, les braves petits soldats orphelins ou abandonnés élevés par l'A. P. de leur département. Ceux du front comme ceux qui vont partir ont trouvé dans le geste de M. Jean Bouvier un grand et solide réconfort ; ils ne se sentiront plus si seuls désormais.

Parmi les réponses, j'en distrais quelques-unes, au hasard. Elles prouvent qu'il était urgent de penser à ces héros modestes, à ces cœurs sevrés de la chaude tendresse familiale :

Monsieur. — Si je me suis permis de vous écrire, c'est que je suis du nombre des abandonnés, le nommé X..., né à ... en 1892. Je suis été blessé, mais je vais mieux et je serai content de revenir défendre la patrie, car pour moi c'est ma mère, c'est elle qui m'a élevé, et je veux la défendre. Étant abandonné de tout le monde et voyant l'hiver arrivé, je me remets à vous de m'offrir l'hospitalité de quelques effets pour me protéger. Merci de votre souvenir paternel que je n'oublierai pas. — Votre pupille : X...

Mon cher père. — Je ne saurais comment vous exprimer ma reconnaissance et à quel point vous exprimer le bonheur que j'ai éprouvé dans vos paroles pleines de tendresse. Je vous considère comme mon propre père, car je n'ai jamais connu les soins de la famille. L'A. P. a veillé sur mon adolescence, elle a gravé en moi l'amour de la mère patrie... Voilà où le jour est arrivé de lui confier le sacrifice de sa vie. Aussi tous ses enfants lutteront jusqu'au bout pour son honneur et sa liberté. Merci, mon cher père, que vous remplacez, d'avoir mis dans mon cœur les devoirs du bon citoyen.

Cher père. — Je suis en Lorraine, avec notre 75. J'ai pris part à pas mal de combats et n'ai aucune blessure. Nous sommes bien nourris, mais il fait froid. Je vous embrasse, en répétant : Vive la France ! Dites bien à nos cadets ce que nous sommes en train de faire pour notre mère adoptive la patrie. Je me croyais malheureux et sans famille, j'ai encore plus de courage maintenant. Recevez, cher père, l'assurance de ma considération très distinguée. — Ferdinand X... — Envoyez-moi, si vous pouvez, un tricot.

Mon cher père. — Ayant été blessé, le 14 août, par des éclats d'obus, aux deux bras et à la figure, mais en bonne voie de guérison, j'espère bientôt retourner au feu. J'ai cru de mon devoir de faire honneur à votre généreuse idée, car je suis, comme beaucoup d'autres, sans famille, ayant été abandonné vers le 18 ... en 1889, à 11 heures du soir et à l'âge de douze jours, sur l'avancement d'une fenêtre au numéro 30 de la rue ..., à Paris, douzième arrondissement... Je vais rejoindre mon régiment, et nul sacrifice n'est trop grand pour repousser tous ces barbares. La seule chose qui me fait peur, en sortant d'un lit bien chaud, c'est l'hiver ; le reste est insignifiant. Recevez, mon cher père, l'assurance de la haute considération d'un de vos pupilles. — X...

Monsieur l'inspecteur. — Je suis heureux de tomber sur un second père, qu'il me protégera pendant la campagne. J'ai été blessé le 16 août et bien soigné à X... Le 20 septembre, je serai retourné sur la ligne de feu et le 1^{er} octobre, dans une attaque de nuit j'ai eu un doigt de la main gauche coupé et un de traversé. Et maintenant comme je suis pour bientôt retourner au feu, je serais heureux d'avoir soit un tricot, soit une paire ou deux de chaussettes. — Votre fils qui s'attache à vous, X...

La dernière est de l'instituteur du village de ... Le petit soldat a eu la lettre de Jean Bouvier à 4 heures ; il partait à 7 heures pour le front...

C'est les larmes aux yeux qu'il est venu à moi en me disant : « Tiens, lis la lettre que m'envoie mon père ; dis-lui que je m'en vais, heureux, rejoindre mes chefs et mes camarades... » Votre bonne et patriotique lettre a produit sur lui ce coup de fouet utile, sinon nécessaire. Il est parti enthousiasmé à l'extrême, car il a senti que quelqu'un le suivait pas à pas et verserait quelques larmes s'il succombait à la tâche... —, instituteur.

C'est à croire qu'on rêve quand on entend les intellectuels d'outre-Rhin nous traiter de « race inférieure ». Leur barbarie exacte et savante feindra toujours d'ignorer les souplesses de notre cœur innombrable.

MAURICE VAUCAIRE.

P. S. — M. Jean Bouvier, inspecteur de l'Assistance publique à Nantes, recevra avec reconnaissance les envois de vêtements chauds qu'on voudra bien lui faire. Je me chargerai aussi de les lui transmettre, (23, rue de la Ferme, Neuilly (Seine). — M. V.

La chasse aux maisons allemandes

Sur ordonnance du président Monier, des séquestres ont été désignés, hier, pour les maisons allemandes ou austro-hongroises dont les noms suivent :

Bachmann et Steinbrenner, commissionnaires en bijouterie, 14, rue Martel (M^e Legru, huissier) ; Bernays (Georges), articles de Paris, 32, rue d'Hauteville (M^e Legru, huissier) ; Bloch (Paul), fourreur, 7, rue de la Tour-d'Auvergne (M^e Legru) ; Daevers (Ernest), commissionnaire en marchandises, 8 bis, rue Martel (M^e Hyvernaud, huissier) ; Donats (Walter), représentant de fabriques, 55, rue Saint-Lazare et à Corneilles-Paris (M^e Coursaget, huissier) ; Eisenmann, 195, avenue de Paris, à Saint-Denis (M^e Caron, huissier) ; Geprags (Louis), ébéniste, 9, rue Paul-Bert (M^e Beaucher, huissier) ; Gumer (Isaac) dit « Scheindler », tailleur, 75, boulevard de Cléchy, et 5, rue Hégésippe-Moreau (M^e Roumihac, huissier) ; Gartner et Cie, de Hambourg, dépôt de bois à Aubervilliers et aux Magasins Généraux (M. Franck, courtier assermenté près la Bourse du Commerce) ; Held Dietrich (naturalisé français en 1912, parti depuis le commencement des hostilités pour prendre du service dans l'armée allemande, bees à incandescence pour acétylène, 31, rue Franklin (M. Wilmoth) ; Hoppenstedt (Georges), commissionnaire en marchandises, 12, rue de Chabrol (M^e Richer, huissier) ; Jansner (Othmar), ébéniste, 19, rue Keller (M^e Legru, huissier) ; Knaut, marchand de vins, 137, rue Saint-Dominique (M^e Hyvernaud, huissier) ; Kubitzch (Bruno), commissionnaire en coutellerie, 45, rue d'Enghien (M^e Hyvernaud) ; Société « La Lutèce électrique », applications de l'électricité, 19, rue Corbeau (M. Longarre) ; Landsmann et Cie, commissionnaire en marchandises, 42, rue du Louvre (M. Pons, expert) ; Manthé et Cie, horlogerie, 60, rue de Bondy (M^e Massigaux, huissier) ; Meyer et Weil, estampes et tableaux, 45, rue Lafitte (M. David, expert) ; Mayer (Godefroy), estampes, 41, rue Blanche (M^e Coursaget, huissier) ; Pollak Kurt, 146, avenue des Champs-Élysées (M^e Coursaget) ; Psotta et Cie, commissionnaire en tablettes, 9, rue Bergère (M^e Caron, huissier) ; Reichert (Alfred), antiquaire, 6, boulevard de la Madeleine (M^e Caron) ; Saake (Charles), machines-outils, 9, rue Milton (M^e Caron) ; Schwartz frères, horlogers-bijoutiers, 84, Grande-Rue, à Nogent-sur-Marne (M^e Beaucher, huissier) ; Seressi, 130, boulevard Richard-Lenoir (M^e Maillé, huissier) ; Schwarz et Cie, thermomètres et instruments de précision, 21, rue du Louvre (M^e Beaucher, huissier) ; Steinert, ganterie et laine en gros, 82, rue de Rivoli (M^e Legendre, huissier) ; Stuhnenrauch, 45, rue Pétrarque (M^e Guilles, huissier).

D'autre part, M. Doyen, expert, a été nommé séquestre des intérêts allemands dans la Compagnie Centrale d'Énergie électrique, 3, rue Moncey ; M. Gant, séquestre des intérêts allemands dans la banque Gabel et Cie, 21, rue des Petites-Ecuries ; M. Doyen, expert, séquestre des intérêts allemands dans la banque Goldschmidt, Kahn et Cie, 51, rue de la Chaussée-d'Antin ; M^e Legendre, huissier, séquestre des intérêts allemands dans la Société des « Nouveaux parfums », 21, rue du Château-d'Eau ; M^e Nion, huissier, séquestre des intérêts allemands dans la Société Reifenberg et Cie, broderies et passementeries, 31, rue du Louvre.

Enfin, M. le président Monier, par une ordonnance en date d'hier, a rapporté les ordonnances précédentes plaçant sous séquestre la maison Precker, fourreur, 46, rue de Paradis (Polonais) et la maison Brudnitscz, herbolariste, 205, boulevard Maiesherbes (engagé volontaire au 1^{er} étranger pour la durée de la guerre).

TRIBUNAUX

Faux monnayeurs aux assises. — Deux faux monnayeurs, Hugo Pepé, vingt-neuf ans, photographe, et Frédéric d'Uva, vingt-sept ans, ajusteur, comparaisaient, hier, devant la cour d'assises, sous l'inculpation de fabrication et d'émission de fausse monnaie et d'infraction à un arrêté d'expulsion.

Les deux inculpés, sujets italiens, ayant déjà subi des condamnations, fabriquaient de fausses pièces de deux francs à l'effigie de la Semeuse, millésime 1913. Ils avaient été arrêtés alors qu'ils venaient, le 31 août dernier, d'acheter à Mme Galut, mercière, 78, avenue des Ternes, de petits drapeaux belges moyennant le prix de 20 centimes, qu'ils avaient payés avec une fausse pièce. Le même jour, ils avaient recommencé leur manège chez Mme Bouvier, qui tient un café-restaurant, 99, avenue des Ternes. La commerçante les avait fait mettre en état d'arrestation. La perquisition opérée dans leur chambre, 57, rue des Abbesses, avait fait découvrir tout le matériel nécessaire à la fabrication de la fausse monnaie, des pièces de 2 francs non terminées, quinze pièces de 10 francs à l'effigie de la République française.

Après plaidoiries de M^{es} Colin de Verdière et Alexandre Zévaès, Hugo Pepé a été condamné à six mois de prison, et Frédéric d'Uva à cinq ans de reclusion. Tous deux sont, en outre, frappés de dix années d'interdiction de séjour.

A l'Hôtel de Ville

LES AUTOBUS

Nos édiles étudient les moyens susceptibles de créer un mouvement des affaires à Paris.

A cet effet, M. Girou propose que l'autorité militaire et la Compagnie des Omnibus s'entendent pour mettre en circulation quelques lignes d'autobus. Le représentant du quartier de la Porte-Saint-Denis fait justement remarquer que le défaut de transports en commun paralyse les bonnes volontés.

Déjà la Compagnie des Omnibus avait manifesté son intention d'ouvrir au public quelques lignes d'autobus, elle s'était mise au travail, de nombreux châssis étaient construits lorsque l'autorité militaire est venu les réquisitionner.

Il en résulte qu'un retard peut-être un peu long sera apporté à la réalisation de la proposition de M. Girou. Parisiens, un peu de patience ! — MARCEL ETIENNE.

Le docteur Calmette prisonnier

Le docteur Albert Calmette, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur de Lille, frère de l'ancien directeur du Figaro, est prisonnier à Munster, en Westphalie.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

Son Excellence l'ambassadeur des Etats-Unis en France, M. W. G. Sharpe, a quitté Paris mardi soir, se rendant à Bordeaux avec son fils. Son Excellence sera de retour à Paris le 7 courant.

INFORMATIONS

S. A. R. la duchesse de Vendôme, accompagnée de S. A. la princesse Marie-Louise d'Orléans, a fait, avant-hier, une visite aux réfugiés belges installés dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. Reçues par M. Paul Peltier, directeur-secrétaire, par M. Boudreaux, vice-président, et par M. Lacote, crétaire général, les princesses ont fort admiré l'organisation parfaite, la bonne tenue des locaux, et furent vivement accueillies par les enfants des réfugiés.

Le capitaine Antoine Arnaud, du 2^e régiment de zouaves blessé aux jambes, est prisonnier et soigné dans une ambulance de campagne allemande, à Thein-le-Montiers (Ardennes). Le lieutenant Aimé Arnaud, son cousin germain, blessé le même jour au bras gauche, est prisonnier à Marienberg (Bavière).

Le sous-lieutenant Louis Pervatas, du 3^e bataillon de chasseurs à pied, sorti de Saint-Cyr en juillet, qui a été blessé en Belgique, se trouve actuellement hospitalisé au Havre, à Frascati.

M. Geoffroy d'Halewyn, lieutenant au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, en luttant seul contre vingt-cinq uhlans, a été frappé de quatorze coups de lance — quatre ont traversé les pommoux, un a percé la joue et fendu la langue. Il a remis de ses blessures, sorti de l'ambulance et prisonnier de guerre à Ingolstadt (Bavière).

Le comte Louis de Blois, qui avait repris du service comme enseigne de vaisseau et fut blessé deux fois très grièvement à la tête de ses fusiliers marins, le 19 octobre, à Dixmude (Belgique), se trouve actuellement en bonne voie de guérison. Le comte de Blois vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur à pour sa bravoure, son sang-froid et son courage, comme le reconnaît l'ordre du 12 novembre, qui l'a fait entrer dans la glorieuse phalange.

MARIAGES

Dans la plus stricte intimité a été béni le 30 novembre, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, par M. l'abbé de Cabanoux, administrateur colonial, avec Mlle Yvonne de Saint-Fère, fille de M. de Saint-Fère, inspecteur général aux Assurances générales.

Les témoins étaient, pour la mariée : M. de Mézence, beau-frère, et M. Porion ; pour le marié : M. Daireaux, oncle, et M. Choppin de Janvry, conseiller référendaire à la Cour des comptes.

En la chapelle Saint-Michel, à Moulins, a été célébré mardi le mariage de Mlle Magdeleine Ameil, fille du commandant, chef d'escadrons de cavalerie en retraite, et de la comtesse Ameil, avec M. Robert Perrin, d'Ouchy-Lausanne (Suisse).

De Rome, on annonce le prochain mariage du comte Charles Persico, neveu de S. S. le pape Benoît XV, avec Mlle Gavotti, de Gènes.

Le mariage de Mlle Gabrielle Van den Eynde de Hout avec M. Georges Bailhoche a eu lieu en l'église Notre-Dame de Chatou.

NAISSANCES

La comtesse Pierre de Béarn a heureusement mis au monde, le 26 novembre, un fils qui a reçu le prénom d'Albert.

Mme Roger Walther, née Pomme, femme du commandant, saire-priseur actuellement sur le front, a donné le jour à une fille qui a reçu le prénom de Nicole.

Mme Xavier Becquey, née Marty, femme du garde général des eaux et forêts, à Philippeville, a mis heureusement au monde, le 12 octobre, un fils qui a reçu le prénom d'Adrien. Le lieutenant Becquey est actuellement mobilisé en Algérie.

Mme Henri Léger, femme du capitaine breveté, est mère d'une fille appelée Cécile et née le 30 novembre.

Mme Adolphe Gallet, femme du maréchal des logis attaché au front, a donné le jour, à Amiens, à une fille qui a reçu le prénom de Thérèse.

Mme Raymond Courtot a mis au monde une fille qui a reçu le prénom de Odette.

Mme Henri Dumard, dont le mari est soldat interprète, Toul, vient de donner le jour à un fils, appelé André.

Mme Maxime Velay a donné le jour, au château de Poupelière, à une fille qui a reçu les prénoms de France et Sabath.

NECROLOGIE

S. Em. le cardinal Dubillard, archevêque de Chambéry, est mort mardi des suites d'une longue maladie. Il fut élu évêque de Quimper le 24 février 1900 ; transféré à Chambéry le 20 novembre 1907. Le pape Pie X l'avait en haute estime et l'appela le gardien de la foi. Les funérailles auront lieu demain samedi, selon toutes probabilités.

Nous apprenons la mort :

De M. Félix Laroche, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il était le père de M. Charles Laroche, ingénieur des ponts et chaussées ; de Mme Michel Goudchaux et de Mme Jacques Lefranc ; de M. de Taillandier, qui demeurait à Paris, 25, avenue de Wagram. Mme de Taillandier est morte à Saint-Sébastien, aucun de ses neuf enfants n'était près d'elle à ses derniers moments, ses fils, gendres et petits-enfants étant tous aux armées.

De la comtesse de Montaigne de Poncins, née Perier du Palais, décédée au château du Palais (Loiret), à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Elle était la mère du comte et du vicomte de Poncins ;

Du docteur Auguste Barde, une des célébrités médicales de Suisse, décédé à Genève, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était le père de M. Edmond Barde, le distingué secrétaire de rédaction du Journal de Genève ;

De M. Paul Heitz, ingénieur des arts et manufactures, mort le 1^{er} décembre ;

De S. Em. le cardinal Cavallari, patriarche de Venise, décédé en cette ville ;

Du contre-amiral Alfred T. Mahan, l'écrivain maritime le plus connu. Malade depuis une semaine seulement, il a succombé aux suites d'accidents cardiaques, à Washington ;

De M. Pierre Rapallo, décédé à Marseille, à l'âge de soixante-treize ans.

Du général de division Besset, décédé à Versailles. Il avait quitté le service actif, pour raison de santé, au mois d'octobre dernier, et était né à Saint-Jean-de-Bonnefonds (Loire), le 17 avril 1855 ;

De M. Lefebvre, inspecteur principal honoraire des Chemins de fer de l'Est, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Troyes, dans sa quatre-vingt-sixième année ;

Du colonel Rémusat, du 16^e régiment d'artillerie, décédé à Clermont-Ferrand, des suites d'une très longue maladie qui l'empêcha de conduire son régiment à la frontière ;

Du comte de Genouillac, inspecteur général honoraire des mines, chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 28 novembre à l'âge de soixante-quinze ans ;

De Mme Ange Déglise, femme de l'avoué de première instance décédée le 1^{er} décembre, 67, avenue d'Antin ;

De Mlle Marcelle Devise, fille de M. et Mme Fernand Devise, décédée à Marseille, âgée de trois ans ;

De M. Jules Louvet, ancien industriel, fondateur de l'œuvre des « Jeux du soldat », chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 1^{er} décembre dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il était le père de MM. Marcel et Robert Louvet, les propriétaires de la Grande Maison de Blanc, et de Mme Gustave Boullier ;

"Armée et Marine"

LES REGIMENTS DE FRANCE

Les tirailleurs marocains

Le Maroc est un pays que la France s'efforce depuis plusieurs années de civiliser; la terre y est riche, la population saine et courageuse; dans peu de temps, ce coin d'Afrique sera, avec l'Algérie, une de nos plus belles colonies. Des indigènes (les Tabors) qui, autrefois, faisaient partie de l'armée du Sultan, sont devenus, depuis notre occupation, soldats français. Ils formaient cinq bataillons; dès la déclaration de guerre on en a fait deux régiments, et ces régiments sont immédiatement partis pour la France.

L'âme de ces soldats marocains est une âme simple que nous connaissons mal. La guerre avec l'Allemagne et l'Autriche; la Russie, l'Angleterre, la Serbie alliées avec la France contre des peuples barbares sont des mots qui, pour eux, n'ont aucun sens. Ils aiment leur pays passionnément, leurs chefs sont des dieux auxquels ils obéissent: c'est tout ce qu'ils connaissent. Ils se sont donc embarqués sans aucun enthousiasme. Quitter la terre natale, les femmes, les enfants, c'est toujours pénible, et lorsqu'on vous demande d'aller défendre un pays qu'on ne connaît pas, le départ devient un acte incompréhensible et douloureux.

La France! Ce nom seul fait naître en ce moment dans tous les cœurs français les plus beaux sentiments: dévouement, sacrifice, amour y sont inscrits en lettres immenses. Mais c'est notre pays qui souffre, c'est notre territoire qui est violé, ce sont nos fils qui défendent nos foyers, c'est leur sang qui, chaque jour, rougit la terre de France. Les sacrifices les plus grands, les dévouements les plus sublimes, l'amour le plus surhumain ne sont chez les Français que sentiments naturels qui aideront à sauver la patrie en danger.

Les tirailleurs marocains venaient de faire une rude mais belle campagne dans la région de Taza, quatre mois de guerre où ils avaient lutté contre des ennemis redoutables qui menaçaient la sécurité des pays occupés. Remplacés au Maroc par un certain nombre d'unités territoriales, les belles troupes d'Afrique ont débarqué à Cette et à Bordeaux. Toute une foule était accourue pour les voir, et, sur leur passage, les femmes, les jeunes filles, les enfants leur jetaient des fleurs. Ce n'étaient que cris émus et sincères; tous voulaient faire comprendre à ces soldats, nouvellement enrôlés au service de la France, quelle reconnaissance les Français éprouvaient pour ceux qui venaient défendre leur pays. Et à ces femmes, à ces jeunes filles, à ces enfants qui tendaient les mains dans un geste de prière, les tirailleurs marocains souriaient, commençant à aimer ce pays, inconnu d'eux, qu'ils découvraient à travers des fleurs et des visages émus. Puis le ciel était bleu et le soleil superbe. Cette première vision de la terre de France a été pour eux inoubliable.

Envoyés vers l'Est, ils y ont passé à peine quelques jours, et, dans l'admirable retraite que nous devons à Joffre, les tirailleurs marocains se sont trouvés à côté des Anglais. Mais il a fallu obéir aux chefs et reculer sans voir l'ennemi. Quelle drôle de guerre à laquelle ils ne comprenaient rien!

Enfin, sous les phares du fort d'Ecouen, l'ordre est arrivé de s'arrêter et de tenir devant Paris jusqu'à la mort. Et ils ont tenu; puis l'offensive a été permise et les tirailleurs ont pu se battre. Ils se sont battus avec une témérité qui a fait l'admiration de leurs chefs. L'ennemi, à son tour, a reculé, et c'est la poursuite endiablée qui force la horde des barbares à fuir.

Sur les routes de France, quel exode affreux! Les tirailleurs rencontrent d'interminables cortèges de voitures chargées de vieillards et d'enfants: des gamins poussent, devant eux, de petits troupeaux qu'il ne faut pas abandonner aux Allemands; tous fuient devant ceux qu'on sait impitoyables.

Malgré l'encombrement, les tirailleurs poursuivent avec haine l'ennemi qui force des êtres faibles et sans défense à fuir le gîte où les petits sont nés. Ils poursuivent, traversant les villes dévastées. Les obus ont éventré les murs; les maisons, si coquettes quelques jours auparavant, ne sont plus que de lamentables ruines; les routes sont défoncées, les arbres brisés, les fils télégraphiques coupés; tout appareil d'éclairage est détruit. Qu'importe! les tirailleurs passent; il faut arrêter l'ouragan de fer qui n'épargne et ne respecte rien.

En poursuivant, ils font de nombreux prisonniers avec une facilité qui les déconcerte et ils apprennent à mépriser ce peuple qui ne sait qu'effrayer les femmes et les enfants. Dans un petit pays, non loin de la Marne, une compagnie de landwehr et un capitaine se rendent sans lutté. En un jour, les tirailleurs forcent les Allemands à reculer de 40 kilomètres. Le lendemain les tirailleurs sont obligés de s'arrêter près d'un pays où, dans des carrières profondes, les

Allemands ont installé des tranchées, sorte de citadelles, qui semblent imprenables. Une terrible canonnade les reçoit: les tirailleurs tombent, ceux qui restent se reforment sous le feu de l'ennemi et l'ordre est donné de partir à l'assaut. Avec une vaillance et une audace irrésistibles, malgré les obus qui éclatent et les balles qui sifflent, les tirailleurs obéissent. A la fin de la journée, après plusieurs tentatives meurtrières, ils enlèvent à la baïonnette, malgré la terrible canonnade, une de ces fameuses tranchées. Le soir, l'effectif des deux beaux régiments des tirailleurs marocains est si restreint que le colonel Poeymiran, un brave parmi les braves, trouve juste assez d'hommes pour en former un seul.

Pour les gens qui lisent les communiqués bien tranquillement assis dans leur fauteuil, enlever une tranchée ne semble pas grand-chose; mais, sur le champ de bataille, c'est un acte héroïque.

Il faut avancer sous la grêle des balles qui balayaient le terrain et qui sifflent sans arrêt. Les camarades tombent, on ne doit pas se pencher vers eux: l'ordre est donné, il faut avancer avant tout. Chaque pas fait, chaque sillon franchi, vous approchez de la mort. Souvent il n'y a aucune motte de terre, rien pour s'abriter; il faut creuser, à coups de pioche, dans une terre qui semble toujours affreusement dure. Et dans ce nouveau sillon, il faut attendre des heures et des heures l'instant propice.

Toute progression légère de la part de nos troupes est un acte superbe, toute tranchée enlevée à l'ennemi est le résultat d'efforts parfois surhumains. Les tirailleurs marocains, au costume couleur kaki, sont peu connus en France, mais, dès à présent, leur uniforme doit nous être cher et nous devons l'aimer comme nous aimons celui du dragon ou du fantassin. Les tirailleurs marocains ont droit à toute notre reconnaissance.

Quand la France victorieuse renverra ses contingents d'Afrique, il faudra, qu'avant leur départ, tout un peuple salue les survivants de ces belles troupes, car ils auront contribué, autant que tous nos soldats, à mettre autour de la France agrandie des rayons de gloire que rien ne pourra plus ternir.

T. Trilby.

P. S. — « Les Régiments de France », qui paraissent chaque vendredi, dans *Excelsior* sont destinés à faire connaître les actes héroïques de nos soldats; c'est un *Livre d'or* que tous les Français doivent s'efforcer de grossir. Je serai particulièrement reconnaissant aux familles des soldats qui voudraient bien m'envoyer les copies des lettres intéressantes qu'elles reçoivent de là-bas. Chaque régiment a fait son devoir, tous ont contribué et contribuent à sauver le pays, il faut que ceux qui restent le sachent.

Prière d'envoyer ces lettres à T. Trilby, *Excelsior*, 88, Champs-Élysées, Paris. Ne pas oublier de mentionner le numéro du régiment.

La visite médicale des réformés et exemptés

Ainsi que nous l'avons annoncé hier, il est procédé actuellement à la visite médicale des exemptés et réformés des classes de 1887 à 1909 inclus. Pour hâter autant que possible cette opération, le ministre de la guerre vient d'inviter les préfets à constituer partout où la chose sera nécessaire, en raison du grand nombre d'hommes à visiter, deux conseils de revision, qui fonctionneront simultanément. A titre exceptionnel, les sous-préfets pourront remplacer les préfets et secrétaires généraux au conseil de revision. De même pour les visites à domicile, les officiers de gendarmerie pourront être remplacés par un sous-officier, un artilleur ou un brigadier.

Tous les hommes qui ne se présenteront pas devant le conseil de revision seront déclarés « bons absents », et un autre ordre d'appel sous les drapeaux leur sera immédiatement adressé. Les hommes de cette catégorie ne seront à leur arrivée au corps déferés aux commissions de réforme que s'ils sont absolument inutilisables pour les besoins de l'armée. Les exemptés et ajournés ont donc le plus grand intérêt à ne pas négliger de se présenter devant le conseil de revision.

Drapeaux offerts aux fusiliers marins

Notre correspondant de Toulon télégraphie que, hier soir, sur la proposition de M. Michole, maire, le conseil municipal a voté l'ordre du jour suivant:

« Le conseil municipal de Toulon, interprète des sentiments de solidarité et d'admiration des populations méridionales à l'égard de nos vaillants régiments de marins combattant sur terre, prie respectueusement le ministre de la marine de bien vouloir faire accepter par le gouvernement les deux drapeaux réglementaires offerts par une souscription publique populaire à nos braves fusiliers et canonniers marins. »

La classe 1916

Les maires de toutes les communes de France vont recevoir avis de préparer et d'établir les tableaux de recensement de la classe 1916.

On calcule que les hommes pourront passer le conseil de revision dans le courant du mois de février. Immédiatement après cette revision, les hommes déclarés bons pour le service seront incorporés et leur instruction sera poussée dans les mêmes conditions où on aura opéré pour la classe 1915.

La situation navale

Pendant la dernière semaine, le canon des cuirassés anglais a tonné sur la côte de Belgique. Des milliers de soldats allemands ont été massacrés là, sans défense possible, victimes de la folle entreprise qu'a été cette marche par la côte. Mais les villes belges du littoral ont dû être en partie sacrifiées. Il semble qu'un sort inexorable veuille qu'aucune des horreurs de la guerre ne soit épargnée à l'héroïque Belgique.

Le nettoyage des ports belges et en particulier de Zeebrugge s'imposait aux alliés à cause de l'appui qu'y trouvent les sous-marins allemands opérant dans la mer du Nord et dans la Manche. On croit que l'ennemi rassemblait à Zeebrugge des sous-marins démontés et amenés par voie ferrée. C'est possible. Mais ce qui est certain c'est que des sous-marins, venus, eux, par mer et par leurs moyens, y trouvaient une base de ravitaillement et de repos. La principale raison des bombardements faits contre le port est de rendre cette base intenable.

Les sous-marins allemands ont continué malgré tout à faire des apparitions en Manche; un d'eux a coulé le vapeur anglais *Malachite* devant le Havre. Cette rage de s'attaquer à d'inoffensifs cargo-boats est stupide, mais elle est l'indice que les bâtiments de guerre alliés de la mer du Nord et de la Manche se gardent avec assez de soin désormais pour que les sous-marins allemands jugent préférable de les éviter. La méthode qui consiste à attaquer à l'éperon tout sous-marin aperçu et permit au *Waldeck-Rousseau* de passer indemne au milieu des flottilles autrichiennes fait payer cher aux Allemands leur audace. Leur « U-18 » a péri de cette manière au large de la côte d'Ecosse et son équipage a pu être recueilli par le torpilleur anglais *Garry*.

Sur le théâtre méridional on a signalé une action heureuse des navires russes de la mer Noire contre le *Göben*. Bien qu'aucune constatation officielle n'ait pu être faite, les avaries subies par le croiseur de bataille allemand sont assez importantes pour l'avoir fait disparaître momentanément, et cela dans une période de transports où sa présence eût pu gêner les mouvements de nos alliés. La « combinaison » navale turco-allemande qu'a malheureusement permise la longanimité des puissances méditerranéennes de la Triple-Entente semble donc condamnée à rester sans effet appréciable.

Nos navires ont bombardé les défenses de Smyrne. Ce n'est pas le moment d'apprécier ce genre d'opérations qui visent un objectif politique plutôt que militaire. La conduite de cette guerre en Méditerranée relève autant de la diplomatie que de l'art militaire et il ne sera possible de la juger qu'avec la connaissance du rôle qu'y ont joué les instructions du gouvernement.

Des correspondances, publiées par quelques journaux, montrent qu'il y a eu, dans les environs du mont Eouven, pendant le bombardement de Cattaro, des actions d'infanterie où les troupes de débarquement des escadres françaises ont été fortement engagées. On admettrait avoir quelques clarités sur ces opérations qui appartiennent déjà au domaine du passé. Le silence fait autour de notre marine de guerre en Méditerranée n'est pas sans engendrer quelques doutes injustifiés et qu'il vaudrait mieux ne pas laisser germer. La force que notre pays et notre armée tirent de la clarté et de la loyauté des communiqués est un gage sûr de l'utilité qu'il y aurait à appliquer le même procédé aux opérations navales.

La guerre de course entreprise par l'Allemagne dans les mers lointaines s'est ralentie avec la disparition de quelques croiseurs. Pour compenser ces pertes, le *Berlin* a « aimement » essayé de forcer le blocus de la mer du Nord: il a dû désarmer à Trondjhem. Le paquebot croiseur auxiliaire *Kronprinz-Wilhelm* a été signalé de nuit au dans l'Atlantique sud. Des entreprises de ravitaillement des navires allemands ont été découvertes en plusieurs points, notamment sur la côte du Chili. Cette guerre de course n'est ni active, ni efficace. Les pertes qu'elle cause aux alliés: ni loin d'équivaloir à ce qu'elle coûte à l'ennemi. Cependant elle satisfait le goût allemand pour la destruction de la propriété privée, à défaut de son amour du « butin » qui semble prévaloir dans l'âme germanique sur la notion de l'intérêt militaire.

A. Larisson.

Le château de Courdemange après le bombardement



A l'époque où les Prussiens marchaient sur Paris, l'état-major d'une armée ennemie occupa le château de Courdemange. Chassé par la victorieuse offensive de nos armées, l'ennemi, avant de se retirer, bombardâ la plupart des villages et anéantit le château dont nous parlons ici.

UNE VUE GÉNÉRALE DE LODZ



La grande bataille qui se déroule actuellement autour de Lodz restera comme une des plus formidables rencontres de cette guerre européenne. Elle marquera la fin des offensives désespérées entreprises par les Allemands en Pologne et la défaite des armées commandées par le téméraire von Hindenbourg.

M
Re
Le
mandat
à Aupa
cond le
Les
à la té
chelle,
du 8 d
comm
Les
zou
(Aisne)
nial,
ils, Je
zou
Mutual
voune
le 24
Les
blessé
René B
Belhom
nemi ;
le 29 a
tué dan
à l'ord
raire l
colonia
Vener
t se
le li
laus u
Montm
Les
d'infan
Jacques
dans P
à l'hôp
1er tira
l'infant
blessur
Nobler
tembre
Colomb
Vrely
au col
du 12
du 21
Raon-l
7 nove
l'ad
fameri
Andr
hussar
Les
et-MOS
20^e rég
tobre ;
élève
devant
Les
rie, dé
mont
Ypres,
Les
Dame
le ter
au cha
ce de
trere
Mar
36^e d
de Be
à l'Age
neur ;
on Be
au 1er
gique,
Sage,
Marcel
décédé
de MA
34^e d
mort
28 ans
U
Dan
pays,
bonne
La
d'inst
mier
nal, l
suivi
versée
des
De
ses r
franç
d'enf
porte
Centr
franç
publi
Ad
tutric
des
chau
mées
lame
mille
draps
En
Seine
chipt
toule
s'ach
la se
de la
d'être
2.000
ment
les é
réfug
lms
ainsi
sous
de Pa

Morts au champ d'honneur

Renseignements fournis par les familles

Le lieutenant-colonel **Guyot d'Asnières de Salins**, commandant le 348^e d'infanterie, vient d'être tué à l'ennemi. Né à Aray (Morbihan), le 6 mars 1860. Il commandait en second le 148^e, à Rocroi-Givet, depuis décembre dernier.

Les commandants : **Logerot**, tombé au champ d'honneur, à la tête du 312^e d'infanterie, à Chauvencourt ; **Joseph Vachette**, tué le 27 octobre, près d'Ypres, à la tête du bataillon du 81^e régiment d'infanterie, dont il venait de prendre le commandement.

Les capitaines : **Emile Gross**, du bataillon de réserve du 1^{er} zouaves, tué le 23 septembre, sur le plateau de Paissy (Aisne) ; **Arsène Chérier**, du 2^e bataillon de l'artillerie coloniale, tué glorieusement à Vertou-Rosignol, et son lieutenant, **Jean Champion**, mort à Morhange, le 20 août ; **L. Sazore de Forge**, du 2^e d'infanterie, tué le 28 août ; **Eugène Mulatier**, du 43^e, tué le 12 novembre au combat de Chaumont ; **V. Armengol**, mort des suites des blessures reçues le 24 octobre.

Les lieutenants : **Lucien Pédersen**, du 129^e d'infanterie, blessé le 14 septembre et tué le 18, à Courey, près de Reims ; **René Hubert**, du 155^e, tué le 25 août, à Ametz (Lorraine) ; **Bethomme de Franqueville**, du 107^e d'infanterie, tué à l'ennemi ; **Marcel Thamin**, du 7^e d'artillerie, mortellement blessé le 20 août, près de Vervins ; **Jean Boréas**, du 8^e tirailleurs, tué dans la nuit du 8 au 9 novembre, après avoir été cité à l'ordre du jour ; **Auguste Henry**, du 2^e génie, tué en Lorraine le 28 août ; **Pierre Alie**, du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, tué glorieusement à Stenay, le 27 août ; **Pierre Verrier**, du génie, ancien polytechnicien, âgé de 23 ans, tué le 4 septembre.

Le lieutenant aviateur **Jean Devienne**, tué le 4 septembre dans une reconnaissance aérienne à la Villeneuve, près de Montmirail.

Les sous-lieutenants : **Michel Pascal**, mitrailleur au 305^e d'infanterie, tué le 20 septembre, à Fontenoy-sur-Aisne ; **Jacques de Tristan**, du 120^e d'infanterie, tué en novembre dans l'Argonne ; **Joseph Dupuy**, du 283^e d'infanterie, décédé à l'hôpital de Verdun, le 14 novembre ; **Louis Turlet**, du 1^{er} tirailleurs algériens, tué à l'ennemi ; **François Peron**, de l'infanterie coloniale, décédé à Lassigny, des suites de ses blessures ; **Etienne Fauré**, du 125^e d'infanterie, tué à Ypres ; **Norbert Dauvergne**, du 8^e tirailleurs algériens, tué le 7 septembre à la bataille de Chambry (Seine-et-Marne) ; **Jean Colomb**, du 6^e d'artillerie, ingénieur, tué le 2 novembre, Verdun (Somme) ; **Louis Sarraz-Bournet**, du 97^e de ligne, tué au col de Chipotte, le 1^{er} septembre ; **François Coutureau**, du 21^e bataillon de chasseurs à pied, tué le 26 août, près de Raon-l'Étape ; **Pierre Etienne**, du 146^e d'infanterie, tué le 7 novembre, en Belgique, à l'âge de 20 ans.

L'adjudant **Sébastien de Layolle du Vivier**, du 70^e d'infanterie, tombé en Belgique.

André Cassagnade, maréchal des logis au 13^e régiment de Hussards, mort à la bataille de la Marne le 10 septembre.

Les sergents **Joseph de Joannis**, au 367^e, tué en Meurthe-et-Moselle ; **Georges Duman-Rémond**, licencié es sciences, du 20^e régiment d'infanterie, tué à Fricourt (Somme), le 1^{er} octobre ; **André Thierry**, brigadier au 10^e régiment d'artillerie, élève de l'École nationale des beaux-arts, tué le 27 octobre devant Arras.

Les caporaux **Jacques de Lencquesaing**, du 201^e d'infanterie, décédé à l'hôpital de Reims, le 16 septembre ; **Henri Dremont**, du 353^e de ligne, architecte, blessé le 9 novembre, à Ypres, décédé le 19.

Les abbés **Gorges Tesserand**, professeur à l'école Notre Dame des Aydes, à Blois, du 268^e d'infanterie, tué à Ypres le 1^{er} novembre ; **Eves Moerner**, du diocèse de Quimper, mort au champ d'honneur, le 26 août ; **Gabriel Venisse**, du 10^e escadron de Rennes, sergent-fourrier au 4^e d'infanterie, et son frère **Joseph**, tombés tous deux tués à l'ennemi.

Marcel Deffrénois, avocat à la Cour d'appel de Paris, au 366^e d'infanterie, tué le 25 août, à Hoëville ; **Pierre Dubois de Beauregard de Saint-Gonant**, tué à l'ennemi, en Lorraine, à l'âge de 22 ans ; **Georges Chalamet**, mort au champ d'honneur ; **Pierre Antin**, étudiant en droit, mort glorieusement en Belgique, à l'âge de 21 ans ; son frère aîné, lieutenant au 1^{er} régiment d'artillerie coloniale, tué également en Belgique, le 23 août, à l'âge de 24 ans ; **Carlos de La Housaye**, tué dans l'Aisne, le 12 octobre, à l'âge de 25 ans ; **Marcel Mosser** et son frère **Léon Mosser** ; **Fernand Bidau**, décédé le 2 décembre des suites de ses blessures, à l'hôpital de Mâcon ; **Paul Brige**, artiste dramatique, caricaturiste, du 340^e d'infanterie, blessé à Richecourt, près de Saint-Michel, mort le 20 novembre à l'ambulance d'Arnouville, à l'âge de 28 ans.

Un don des Instituteurs de France

Dans l'admirable élan de solidarité qui soulève le pays, les instituteurs primaires apportent leur bonne part d'effort et d'enthousiasme.

La Fédération nationale des Amicales d'instituteurs et d'institutrices de France et des Colonies a fait un premier don de 10.000 francs au Comité du Secours national. Les sociétés de la Seine et des départements ont suivi cet exemple et des sommes importantes ont été versées aux œuvres si diverses et si utiles qui sollicitent des dons.

De plus, la même Fédération, en y engageant toutes ses ressources (50.000 francs environ), a créé l'Accueil français, qui a déjà recueilli des milliers et des milliers d'enfants de réfugiés belges et français, leur ouvrant la porte des familles d'instituteurs et d'amis généreux du Centre et du Midi de la France. Le siège de l'Accueil français est à Bordeaux, au ministère de l'Instruction publique.

Admirables de dévouement et d'ingéniosité, les institutrices rivalisent d'ardeur pour confectionner des bandes à pansements, des chaussettes, des vêtements chauds, qui sont envoyés aux ambulances et aux armées. Elles font souvent elles-mêmes l'achat de la laine qui leur est nécessaire, et il n'y a si pauvre famille qui ne leur ait envoyé de vieux habits ou de vieux draps pour en tirer parti.

Enfin, les huit sociétés d'éducateurs primaires de la Seine viennent de s'unir ; elles ont organisé des souscriptions mensuelles dans le corps enseignant pendant toute la durée de la guerre. La première souscription s'achève avec une encaisse de 25.000 francs environ ; la seconde va être lancée. Déjà 3.000 francs de gilets de laine, confectionnés sous leur surveillance, viennent d'être mis à la disposition des autorités militaires ; 2.000 francs ont été versés à la direction de l'enseignement pour achat de laine destinée à être ouvragée dans les écoles professionnelles et les écoles de filles. Des réfugiés belges ont été aidés. Les veuves et les orphelins des instituteurs tués à l'ennemi vont être secourus, ainsi que d'autres infortunes signalées au comité de souscription, qui a son siège au numéro 19 de la rue de l'Arbre-Sec.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

Région de Paris.

Le comité a commencé à recevoir des adhésions le 25 novembre dernier, et le 2 décembre, c'est-à-dire le sixième jour, il avait dépassé largement le nombre de mille. Rien n'indique mieux que ce chiffre le succès désormais certain de cette belle œuvre nationale.

Rappelons à ce sujet que les jeunes adhérents au comité d'Éducation Physique ne sont astreints qu'à la cotisation mensuelle de 0 fr. 50, payable au siège du comité, 10, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris, chaque jour, de 9 h. 30 à 11 heures et de 13 heures à 19 heures. Ils peuvent même envoyer cette modeste cotisation par la poste, en joignant en plus un timbre pour l'envoi de la carte.

Bientôt, les vingt-cinq établissements, salles de sport ou gymnases qui se sont offerts au comité vont devenir insuffisants, et nous faisons appel à tous les directeurs d'établissements sportifs de Paris pour venir en aide sur ce point au comité d'Éducation Physique.

Rappelons aussi qu'on peut accomplir un véritable devoir de Français en souscrivant comme membre donateur du comité (5 francs pour un an).

Pour chaque dimanche, le comité s'efforce d'organiser une manifestation sportive pour ses jeunes adhérents. C'est ainsi que pour dimanche il sera organisé une marche sur le tour de Paris (34 kilomètres), dont le départ aura lieu sous l'horloge de la gare d'Auteuil, dimanche matin, à 8 heures ; on tournera dans le sens de la porte de la Muette. Tous les participants à cette marche sont invités à apporter avec eux les éléments de leur déjeuner, qui sera consommé en plein air au cours du seul arrêt prévu pendant la marche.

Les cours du vendredi. — Les membres du comité d'Éducation Physique de la région de Paris disposent aujourd'hui vendredi, des salles et établissements suivants :

Matin. — De 9 h. 30 à 10 h. 30 : Gymnase municipal, 12, Grande-Rue, à Montrouge.

De 10 heures à midi : Gymnase Boisieux, 11, rue de Malte, à Paris.

Après-midi. — De 2 h. 30 à 3 h. 30 : Terrain de la F. G. S. P. F. (ancien terrain de la S. A. M.), rue Beillot-Malon, à Gentilly, et Terrain Municipal de Montreuil, à la porte de Gentilly.

De 2 h. 30 à 3 h. 30 : Salle Mainguet, 52, boulevard faussmann ; se munir, si possible, de chaussures sans talons.

De 2 h. 30 à 3 h. 30 : Salle Desbonnet, 48, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris (10^e).

De 2 h. 30 à 3 h. 30 : à la Salle d'armes et de culture physique Masselin, 8, rue de la Bienfaisance, à Paris (8^e).

De 3 heures à 6 heures : Gymnase Boisieux, 11, rue de Malte, à Paris.

Soir. — De 8 heures à 9 heures : Vélodrome d'Hiver, rue Nélaton, à Paris (15^e).

De 8 h. 30 à 10 heures : Salle Cotis, 63, rue Meslay (3^e).

De 8 heures à 10 heures : Salle de l'École de l'Indépendante de Paris, 9, rue de Tlemcen (20^e).

Plus d'ennemis dans nos grands clubs sportifs

Les deux grands clubs français, l'A.C.F., dans sa séance de mercredi, et l'A.S.-C.F., dans sa séance d'hier, ont décidé, à l'unanimité, la radiation des membres des pays ennemis.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Prières nationales. — Toutes les Semaines religieuses publient les ordonnances des évêques au sujet des prières nationales du 13 décembre. Elles seront précédées d'une neuvaine qui commencera aujourd'hui.

Mort de Mgr Angeli. — On annonce de Rome la mort de Mgr Angeli, ancien secrétaire particulier de Léon XIII, pour lequel il n'avait cessé de garder un culte particulier.

L'ALBUM DE LA GUERRE

Nous rappelons à nos lecteurs que nous pouvons leur fournir tous les numéros d'Excelsior, depuis le 15 août. Cette collection comprend nos numéros spéciaux de l'ouïssac et de la Toussaint.

Chaque numéro est envoyé en France contre 0 fr. 10 et la collection du 15 août au 15 novembre inclus est expédiée contre un mandat-poste de 10 francs. Pour l'étranger, nous adresser 0 fr. 20 par numéro ou 20 francs pour la collection.

En conservant chaque jour Excelsior, tout le monde pourra ainsi s'assurer la documentation la plus complète sur l'histoire de la guerre.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 à une œuvre de bienfaisance.

À la Comédie-Française. — La Comédie-Française annonce pour jeudi prochain, 10 décembre, une matinée, avec le même spectacle que celui de dimanche 6 décembre (location ouverte dès aujourd'hui) :

Horace, avec MM. Silvain, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Jacques Fenoux, Palcennier, Ravet, Garay, Mmes René du Minil, S.-Veber, Madeleine Roch.

Intermède : Poésies et récits dits par MM. de Féraudy, Leitner, Raphaël Duflos, Mmes Bartet, Pierson, Lara, Leconte, Cécile Soré, Piérol, Berthe Cerny.

La Marseillaise, dite par M. Mounet-Sully, Mmes Louise Silvain et Berthe Bovy.

Engagements d'artistes belges. — Les concertistes

belges (violonistes, pianistes et violoncellistes) ayant des parents sous les drapeaux ou morts au champ d'honneur peuvent s'adresser à M. Armand Marcus, 19, rue Notre-Dame-de-Lorette, qui les engagera volontiers pour des tournées.

TIVOLI-CINÉMA

Suivant son habitude, TIVOLI-CINÉMA nous présente cette semaine, du 4 au 10, un programme des plus intéressants dont nous citerons *Vingt ans de haine*, drame émouvant de la vie cruelle ; *Max joue le drame*, le *Chant du Cygne* et *Tivoli-Journal*, qui donnera toutes les actualités autour de la guerre prises au jour le jour. L'orchestre symphonique émerveille toujours les spectateurs par ses savantes adaptations.

Rappelons que TIVOLI-CINÉMA, 14, rue de la Douane, donne ce même programme tous les jours, en matinées, à 2 h. 30. Soirées à 8 heures. Téléphone Nord 26-44.

OMNIA-PATHÉ

L'OMNIA-PATHÉ continue à justifier la réputation qu'il attire dans la jolie salle du boulevard Montmartre la clientèle la plus élégante : la variété du programme s'allie à la perfection de la projection. Cette semaine, *VINGT ANS DE HAINE*, grand drame émouvant qui se déroule dans les plus beaux sites de la Côte d'Azur ; un *Rigadin* très amusant et les dernières actualités.

LA MANUFACTURE DE FOURRURES

66, Boulevard de Sébastopol, 66, Paris

MAISON FRANÇAISE

Solde son stock avec rabais énormes. Grand choix de Skungs, Renards, Martres, Hermine, Opossums, Astrakan, Loure, etc. Réparations, transformations à prix coûtant. Ouvert le dimanche.

LABORATOIRE des PRODUITS

"USINES du RHONE"

Louis DURAND, Pharmacien, à La DEMI-UNE (Rhône).

Vente en Gros : 89, Rue de Miromesnil, Paris.

COMPRIMÉS D'ASPIRINE

"Usines du Rhône"

Produit d'origine et de fabrication exclusivement françaises.

SE TROUVENT DANS TOUTES PHARMACIES. Le tube de 20 comprimés : 1 fr. 50.

METTEZ EN BOUCHE

chaque fois que vous avez à éviter les dangers du froid, de l'humidité, des poussières et des microbes ; dès que vous êtes pris d'éternuements, de picotements dans la gorge, d'oppression ; si vous sentez venir le Rhume,

UNE PASTILLE

VALDA

dont les vapeurs balsamiques et antiseptiques fortifieront, cuirasseront, guériront votre GORGE, vos BRONCHES, vos POUMONS.

Enfants,

Adultes,

Vieillards

pour ÉVITER, pour GUÉRIR toutes les Maladies des Voies Respiratoires ayez toujours sous la main des

PASTILLES VALDA

mais surtout, n'employez que les Véritables vendues seulement EN BOITES DE 1.25 portant le nom VALDA

Dame du monde se trouve, seule et ay. ressources dimini par suite guerre serait heur. recon. dame mêmes cond. qui voudr. profit. appart. confort. et partag. frais. Ecr. A. M., 110, av. Victor-Hugo.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volnard.

Sur les ruines du village de Marxé



Occupé par les Allemands, puis repris définitivement par nos troupes, le village de Marxé, dans la région de Nancy, est aujourd'hui en ruines. Il eut, en effet, à souffrir des obus ennemis, comme la plupart, d'ailleurs, des localités voisines.

Nos fantassins au repos près des tranchées



Nos soldats viennent de quitter leurs tranchées et se reposent maintenant à quelques mètres de celles-ci pendant deux heures. Un sous-bois leur sert d'abri, et cette installation, pourtant bien sommaire, leur paraît très confortable à côté de leur poste de première ligne.